

Rémi Guevara

VIE DE FRIEDRICH LE HERISSON



By courtesy of Sandra Richard

TOME III

A LA VIE, A LA MORT !

www.plelg.fr

Tous droits réservés - 2020 - Rémi Guevara

Oeuvre déposée à la SGDL.

La petite libraire en ligne gratuite - www.plelg.fr

Rémi Guevara

Vie de Friedrich le Hérisson

*

Tome III

A la vie, à la mort !

Chapitre 1

« Paris, me voici de retour ! ». Depuis combien de temps en étais-je parti ? Rien qu'à penser à l'immense étendue de temps qui me séparait de ma dernière matinée à Paris, de ce jour où N m'avait mis dans sa manche pour la dernière fois, où elle m'avait bercé et donné ses derniers baisers, un vertige me prenait. Trois ans, quatre ans, cinq ans ? Toi qui connais mon histoire et qui sais compter, aide-moi à m'y retrouver.

Nous étions arrivés par l'autoroute de l'est et par la voie sur berge, longeant la rive nord de la Seine. Des fenêtres des hôtels particuliers qui bordaient les quais de l'Île Saint-Louis, on agitait les bras vers nous en larges signes de bienvenue. Sur l'Île de la Cité, les cloches de Notre-Dame sonnaient à toute volée. Aux guichets du Louvre, Apydjefai était sorti du musée et me faisait un discret salut complice. La tour Eiffel enfin, ah ! la tour Eiffel se prosterna en une ample révérence, pour reprendre aussitôt sa mission immobile de bergère des ponts.

Vladimir avait loué un vaste appartement dans le seizième arrondissement. C'est un quartier chic et on y trouve des quantités de Russes. On y rencontre aussi des libanais, des italiens, des émirs du golfe persique, des iraniens exilés. C'est un quartier cosmopolite. Et les français là-bas ont presque tous l'air d'être vieux, vieilles dames et vieux messieurs cheminant à petits pas sur les larges avenues plantées d'arbres et de bancs, en route pour la messe ou de retour de la pâtisserie.

Bon, il ne fallait pas chômer ! Si je voulais retrouver N, je ne devais pas manquer une seule sortie, et ouvrir grand les yeux. Comme nous allions visiter tout Paris, c'était juste une question de temps, et d'attention. Quelle déveine d'habiter ces beaux quartiers où elle ne mettait sans doute jamais les pieds ! Mais Raïssa était presque aussi impatiente et émue que moi de parcourir à nouveau les lieux où elle était venue, il y a quinze ans, en voyage de noces, et de les faire découvrir à Sergueï.

Nous commençâmes par le Louvre, et je m'attendais à voir surgir N derrière chaque statue, ou à la surprendre absorbée devant un tableau du Caravage ou de Bronzino ; puisqu'elle avait ses entrées gratuites, elle y était toujours fourrée. Ou bien un gardien, un conférencier allaient me reconnaître, et me renseigner... Mais nous allions trop vite, il fallait tout voir dans la journée, et les salles défilaient devant mes yeux comme un film en accéléré. Même Sergueï demanda grâce et nous passâmes un long moment au salon de thé du hall Napoléon III ; mais je savais que N n'y venait jamais.

Aux Jardins du Luxembourg, je crus que j'aurais plus de chance. Combien de fois, au début de la soirée, avant de rentrer chez nous, nous nous y arrêtions, nous asseyant sur un banc ou sur l'une des chaises qui entourent le grand bassin veillé par les statues des reines et des saintes, pour lire quelques pages d'un livre. N y passait presque tous les jours, et notre rencontre ne serait pas le fruit du hasard, mais l'inéluctable résultat de son habitude constante. Mais non, rien non plus.

Dans les petites rues du Marais, je devins fou. Je sentais son odeur partout. Chez son caviste, où, attirée par un aimant invisible mais puissant, Raïssa entra pour demander son chemin, je faillis m'évanouir. L'homme était toujours le même, disert et serviable. Raïssa ressortit avec une bouteille de Saint-Joseph blanc, après avoir discuté avec lui vodka et Tokay ; mais il ne m'avait pas accordé un regard.

Et puis, à mesure que le temps passait et que ma quête entêtée ne donnait rien, je finis par comprendre. Il ne suffisait pas que je parcoure tous les lieux où elle allait pour, inmanquablement, la rencontrer ; il fallait que nous y soyons au même moment. A sillonner comme ça tout Paris, je courais après mes souvenirs, et je les y retrouvais, mais c'était tout. C'était une affaire de probabilités, et mes chances étaient si minces qu'on pouvait même les qualifier d'infinitésimales,

c'est-à-dire... de microscopiques, si tu préfères. De plus, lorsque je fus réveillé de mon délire, je m'aperçus que nous étions déjà au mois de juillet, et que, à cette date, N et son mari étaient déjà partis en Provence, avec la bête Ourga.

Il fallait que je me fasse une raison. Tout ceci ne servait à rien. Moi qui avais eu l'impression de rentrer chez moi après un long exil, et la certitude que je serais fêté comme le hérisson prodigue, ou comme le poilu réformé des tranchées ! Mais personne n'était là pour m'accueillir. Evidemment. Dans tout ce Paris grouillant d'habitants, personne pour faire attention à moi, personne pour me reconnaître. Quand tu vis quelque part, l'important n'est pas où tu vis, mais avec qui. Et, pour tout le monde, pour tous ces gens que nous finirions bien par rencontrer, Français de souche, Russes expatriés, et tout cet échantillon du vaste monde rassemblé à Paris, je ne serai que le hérisson de Sergueï, sa mascotte, son électron périphérique externe, son Yojik, et non Friedrich le petit Berrichon de Paris qui nous revient après une si longue absence.

C'est pourquoi j'accueillis avec soulagement la nouvelle que nous irions passer l'été à la campagne, dans une sorte de datcha normande que Vladimir avait aussi louée, à l'année et toute meublée, car les riches ne restent jamais pour les week-ends ou les vacances à Paris, ce serait déroger.

Chapitre 2

A tout prendre, en effet, j'aurai été plutôt moins malheureux en Normandie, si j'en efface de ma mémoire le dernier jour. C'est une calme province très verte, au climat doux, pluvieux disent les langues chagrines et les mauvais esprits, mais qu'est-ce que la pluie, pour les hérissons, sinon le nectar propice aux lombrics et aux champignons ? Nous n'y vivions pas, Sergueï et moi, une vie très différente de celle qui avait scellé notre amitié dans la grande forêt russe, faite de longues promenades, de pêche à la ligne et de cueillette aux champignons.

Et, comme en Russie, notre emploi du temps était rythmé du travail quotidien, les leçons de violon et de français, car Sergueï allait devoir, à la rentrée des classes, s'intégrer dans un collège parisien fréquenté exclusivement par des enfants français ou francophones, et il avait encore des progrès à faire à l'écrit. Quant à moi, j'avais repris les habitudes ataviques des hérissons, je passais la plupart des nuits dehors, à me constituer un terrain de chasse et de rencontres... Je courtais une femelle avenante et frayais avec un vieux hérisson, qui toléra ma présence sur son territoire, et me concéda même une sorte de métayage tacite en échange de cadeaux en nature, tels lombrics et pucerons, que son odorat amoindri n'était plus capable de repérer comme avant. La nuit, je chassais, je lutinais ma hérissonne, le matin je sommeillais sous le soleil furtif de Normandie et au son du violon de Sergueï, l'après-midi nous nous promenions, mais le cœur n'y était pas vraiment. Ces activités étaient machinales, automatiques, je les recommençais la plupart du temps sans me poser de questions, mais dès que je m'interrogeais sur leur sens profond, un grand vide m'envahissait. A quoi bon avoir quitté la Russie, la vie sauvage puis l'exil doré, si la vie ne m'était pas moins

étrangère sur mon sol natal ? Je me rendis compte que je transportais partout avec moi un petit cilice qui me suppliciait, immatériel mais terriblement efficace, qui me rappelait partout la vanité de la vie. « Nitchevo ? »

Au point que Sergueï s'aperçut que quelque chose n'allait pas. Sans doute mon regard était-il moins vif, et n'allait plus sans arrêt à la rencontre du sien, y plongeant pour y chercher ses pensées et y faire passer mon amour. Un jour, alors que nous nous étions arrêtés dans une clairière qui réverbérait le soleil et résonnait des appels des coucous, Sergueï s'assit par terre, s'adossant à un tronc, me saisit, et me maintint dans ses mains à hauteur de son visage.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon Yojik ? »

Que pouvais-je lui répondre ? Que dans des clairières semblables à celle-ci j'avais perdu des êtres chers à mon cœur, et que je recherchais toujours, sans espoir de la retrouver ni de l'oublier, celle qui m'avait sauvé et élevé comme un petit d'homme ? Je n'étais pas capable de dire tout cela à Sergueï, aussi me contentai-je de tacher de le détourner de son inquiétude en lui donnant un petit coup de langue sur le nez, témoignage d'affection assez habile à donner le change, d'habitude. Cette fois-ci, Sergueï ne s'en contenta pas.

« Pourquoi tes yeux sont-ils tout ternes ? Et ton museau tout chaud ? Il y a quelque chose qui ne va pas, Yojik ! Tu es... tu es... »

Sergueï avait le mot sur la langue, surpris de l'y trouver tout prêt à l'usage pour diagnostiquer le mal dont souffrait un simple animal. Sans doute même qu'il allait prononcer ce mot pour la première fois de sa vie préservée de petit garçon heureux.

« Mon Yojik, tu es... mais tu es dépressif ! »

Si, à ce moment, Sergueï m'avait emmené, comme il l'avait fait en Russie, en consultation chez le vétérinaire, le cours de ma vie aurait certainement été bouleversé. Le vétérinaire aurait découvert mon bracelet de cheville... Oui, bracelet de cheville, ça fait chic, non ? Comme un joli bijou de bimbo... et il aurait vite compris que c'était un marquage du Sanctuaire des Hérissons, car Sergueï lui aurait certainement dit que je venais de France. Il aurait téléphoné là-bas et... Qu'en penses-tu ? Es-tu capable de continuer l'histoire à ma place ? Moi, je ne peux plus. Je fantasme souvent qu'on me ramène au Sanctuaire, qu'on me rentre à nouveau dans les fiches et qu'on me remet en semi-liberté dans le domaine. Et puis, et puis... Je retrouve ma clairière ? Et tout recommence ? Ou bien, dans ces fiches de renseignements, où l'on inscrit mon retour, il y a les coordonnées de N, son numéro de téléphone, pourquoi pas ? Mais de là à lui téléphoner ! Je n'arrive jamais à justifier la

suite du scénario, il faut qu'ils téléphonent à N, parce que... parce que... Que dis-tu ? Parce qu'elle était revenue me rechercher, il y a... Oh oui, longtemps. Plusieurs années... Parce qu'elle aurait déménagé dans une maison avec un grand jardin, un très grand jardin et derrière, une forêt... C'est vrai ? Ça c'est réellement passé ? Tu crois ? Mais non, c'est dans ma tête que ça c'est passé, c'est le petit film que je m'étais fait il y a... oui, pour supporter la séparation, je pensais qu'elle allait forcément venir un jour me rechercher... Je te l'ai raconté, tout ça, tu t'en souviens... Mais, parce qu'on imagine une histoire, est-ce que ça l'empêche d'arriver en vrai ? Elle aurait réellement téléphoné, pour savoir si elle pouvait venir me reprendre... la maison... le grand jardin... la forêt... pourquoi est-ce que ce ne serait pas réel ? Il n'y a rien d'impossible, c'est même tout ce qu'il y a de plus probable ! Que dis-tu ? Mais oui, tu as raison. Elle a téléphoné, et on lui a appris que j'avais été envoyé en Russie... Et alors, là, dans le scénario, que peut-il se passer ? Oui, tu crois ça aussi ? Que N se sent tellement coupable d'avoir causé ça, d'avoir été l'instrument involontaire d'un destin froid et barbare (parce que, quand même, la Russie, la Russie...), tellement triste qu'elle... Quoi ? Oh, oui ! Qu'elle tombe en dépression, comme moi ! Pas mal ! Mais elle guérit ? Oui, elle a son chat, plus tous les chats de son village en Provence... Elle guérit, mais elle a toujours ce point douloureux en haut du cœur... qui est moi. Donc, elle avait laissé ses coordonnées, pour qu'on la rappelle si... Si quoi ? Si le hérisson revient un jour de Russie ???!!! Tu vois, ça ne marche pas, ça ne tient pas la route... Il n'y a pas besoin de penser qu'elle ait demandé quoi que ce soit ? C'est la procédure normale ? On note tout ? L'ordinateur est programmé pour ça et toutes les données entrées sont conservées ? Tu en sais, des choses... Alors là, oui, pourquoi pas ? Ils ont tout noté, dans cet ordinateur, et, quand on me ramène, on trouve, dans le fichier correspondant à mon numéro, que N avait demandé à venir me reprendre... grand jardin... forêt... demande recevable. Alors, je suis sauvé ? N va revenir me chercher ? Mais pourquoi ils la contacteraient, des années plus tard ? Ah ! Ah ! Tu vois ? Il n'y a aucune raison ! Même s'ils lisent dans l'ordinateur... comment dis-tu ? L'historique... oui, l'historique de mon dossier. Ils n'ont pas assez d'argent ? Que dis-tu ? Qu'ils ont des problèmes financiers — c'est bien connu : toutes les associations manquent d'argent — et que si des gens se portent volontaires pour prendre en charge des hérissons, ça leur fait des dépenses en moins ? Ah, je n'avais pas pensé à ça... Alors, oui, c'est sûr qu'ils téléphonent. « Allo, ici le Sanctuaire. Vous en voulez toujours, de ce hérisson, là ?... Oui, celui que vous nous aviez apporté... Parce qu'il est revenu... Oui, de Russie !!! Oui, c'est extraordinaire, ça ! Vous pouvez venir quand vous voulez... Demain ? Demain, parfait ! »

Ah ! C'est divin... Qu'est-ce que tu dis ? Ça s'appelle un *happy end* ? Dans les films ? Ben oui, pomme ! Puisque c'est un film... Le énième film que je me fais dans ma tête ! Pour celui-ci, tu m'as bien aidé...

Donc, Sergueï ne m'emmena pas chez le vétérinaire. Je crois qu'il devait savoir qu'en France, il est interdit d'avoir un hérisson comme animal de compagnie. Il m'avait caché, enroulé dans une paire de chaussettes au fond de son sac à dos, quand on avait passé les frontières, au cours de ce grand trajet en voiture, long de trois jours, qui nous avait conduits en France au début de l'été. Les douaniers n'y avaient vu que du feu... Tu ne connais pas cette expression ? Qu'est-ce qu'elle peut vouloir dire ? Rien vu du tout ? Oui, quelque chose comme ça. Mais pourquoi du feu ? Alors, là, tu me poses une colle ! Il y a forcément une raison. Sinon, on pourrait dire que les douaniers n'y avaient vu que de la mayonnaise, ou que couic ! Que couic, ça marche aussi ? Ça veut dire la même chose ? Pourquoi ? Encore une raison que je ne connais pas, et toi non plus ! Encore une recherche à faire. Pour demain, sur un cahier propre, recherche étymologique sur les expressions : « n'y voir que du feu » et – version plus moderne – « n'y voir que couic ».

Il fit ce que tout le monde fait maintenant, sauf ton arrière grand-mère qui a toujours refusé de s'y mettre, il a cherché sur Internet. Dépression chez les hérissons. Bon, il n'a rien trouvé. Enfin, rien de pertinent, parce que, sur Internet, on trouve toujours quelque chose. « Soigner la dépression... méthode infallible par les plantes... Docteur Charles Hérisson ». Alors, il a élargi la recherche à : « dépression » et « animal ». Et là, il a trouvé des milliers de réponses... Tu n'imagines pas le nombre de cas de chiens et de chats dépressifs ! Les blogs en sont pleins ! Il a même lu des cas de hamsters dépressifs... Et il a surtout découvert des études cliniques, mises en ligne par des écoles vétérinaires. Et ça, c'était beaucoup plus sérieux.

Chapitre 3

Sergueï découvrit que les causes des dépressions étaient assez semblables chez les animaux et chez les humains. Pour les chiens, dont les pathologies étaient les plus fréquemment relatées, on trouvait la mort ou l'absence d'un compagnon de la même espèce, ou celles du maître, la perte des repères à la suite d'un déménagement, ou celle des facultés physiques causée par le vieillissement. Pour mon jeune apprenti-médecin, les choses étaient claires : je venais de déménager, j'avais été séparé de mon ami l'ours, et j'étais sans doute déjà vieux. Le diagnostic étant fait, il convenait ensuite d'étudier les traitements appropriés.

Les anti-dépresseurs étant exclus, – bien que Sergueï se fût un instant demandé s'il n'allait pas en subtiliser dans la pharmacie de Raïssa –, il concocta un régime de vitamines et de billes homéopathiques qu'il me fit avaler tous les jours. Comme il avait lu qu'il fallait occuper le dépressif, stimuler ses facultés par des activités ludiques, il mit aussi en place une thérapie par le jeu, dont je me serais bien passé. Il fallait jouer tout le temps ! Sergueï acheta dans une animalerie une roue pour écureuil et un manège pour hamster, ainsi que des balles en caoutchouc et un serpent en plastique. Pendant les cours de violon, je devais ainsi, au rythme de la musique, danser dans ma roue ou faire tourner le manège. En même temps qu'il travaillait son français, il lançait les balles

que je devais lui rapporter, ou bien il cachait le serpent et j'avais cinq minutes pour le retrouver. Plus question de rester coucher à rêvasser et à m'évader dans de bienheureuses illusions anesthésiantes. L'après-midi, au lieu de se promener simplement avec moi dans les champs et les bois alentours, Sergueï avait entraîné Raïssa dans un programme studieux de visites des monuments et des sites remarquables de la région ; dans ma petite nacelle, qui nous avait suivis depuis la Russie, j'avais droit à la lecture des guides, aux commentaires et aux étonnements. C'est tout juste s'il ne me demandait pas un compte-rendu quand nous revenions le soir, fourbus, à la maison !

Tu imagines bien que le remède était pire que le mal ! J'en étais arrivé à appréhender le début des nouvelles journées et je n'aimais plus Sergueï. Quoi ? Tu fronces le sourcil ? Comment est-il possible de ne plus aimer quelqu'un qui vous aime si fort ? Je ne te souhaite pas de faire une dépression ! Et puis, le traitement inventé par Sergueï était peut-être très bien, mais pour un autre hérisson, un hérisson qui aurait correspondu à son diagnostic... Or, Sergueï s'était trompé... Mais il ne le savait pas. Comment aurait-il pu découvrir les causes de mon mal-être ? Son traitement ne donnait rien et j'étais devenu le hérisson le plus amorphe de la terre, dormant la plupart du temps, mangeant à peine, les aiguilles amollies ployant sous le coup de l'immense fatigue qui me submergeait, le souffle court et l'œil terne. Même Vladimir, qui nous rejoignait tous les week-ends, conduit dans sa Mercedes noire flambant neuf par le chauffeur garde du corps qui lui avait été octroyé par son entreprise, même ce rustre de Vladimir s'en était aperçu.

« Qu'est-ce qu'il a, ton hérisson ? T'es sûr qu'il n'est pas en train de crever ? »

Sergueï se lançait en russe dans de grandes explications, de longues justifications, autant pour se rassurer lui-même que pour démontrer à son père qu'il avait la situation bien en main.

« Ouais ! C'est pas sain, de s'attacher à un animal décati en fin de course. Tu ferais mieux d'élever un chien. Tiens, c'est une idée... »

Et c'est comme ça qu'Achille nous arriva le week-end suivant. C'était un tout jeune chiot de deux mois et demi, pataud, le poil ras comme celui d'un skinhead, avec une tête énorme, sertie de deux gros yeux globuleux et alourdie d'une gueule prognathe sous un museau aplati. Tout ce panorama, d'abord flou comme un masque d'Ensor, mais que je distinguai à peu près correctement quand Achille vint me flairer le nez, me sembla très laid. Mais il paraît qu'Achille répondait à tous les canons de sa race, qu'il était parfait et promis à de nombreux succès dans les concours canins auxquels on ne manquerait pas de le faire participer.

C'était pour ça que Vladimir l'avait acheté, pardi ! Pour briller ! Il avait déjà une jolie femme bien vêtue et impeccablement maquillée, un jeune fils violoniste virtuose et beau comme un dieu, une bonne adresse, la Mercedes de la couleur et de la catégorie qu'il fallait, que lui manquait-il encore pour faire son chemin chez les gens de la haute qu'il fréquentait ? Un chien bête à concours, accessoire indispensable de la promenade sur les Planches à Deauville, agrément ostentatoire des dîners en ville, inséparable mascotte m'as-tu-vu des conseils d'administration, et qu'il ferait lui aussi habiller par les grands couturiers. J'ironise un peu, mais je ne vais pas lui jeter la pierre ; c'était un péché d'orgueil et de vantardise bien véniel, bien anodin en regard de tous les tripatouillages financiers auxquels il devait se livrer pendant la semaine, que nous ignorions, que nous voulions ignorer, et dont il ne nous ramenait, lors de ses visites hebdomadaires, que le soupçon d'un parfum fade et mafieux, aussi vite évaporé que le sourcil froncé de Raïssa, quand elle l'accueillait, se détendait à la vue du dernier cadeau qu'il lui rapportait. De toute manière, s'il lui fallait un blason animal dans sa panoplie, ce n'était pas sur moi qu'il pouvait compter pour plastronner. Même si l'on pouvait distraire un instant un invité blasé, lors des rituelles conversations d'après dîner, en racontant mon histoire et en vantant mes facultés étonnantes et inhabituelles pour un hérisson, mon piteux aspect me disqualifiait, face à la jeunesse enjouée d'Achille, exprimée par d'incessants battements de queue, des coups de langue affectueux et le tour vite appris de donner la patte.

Car Achille était gentil, et c'est tout ce qui comptait. Je connais des chiens qui tuent les hérissons... Si, si, ça existe, tu verras... Ou qui, lorsque nous avons eu le temps de nous enrouler, jouent avec la boule de piquants, comme si nous étions de vulgaires palets de polo. Rien de tel avec Achille. Comme ce n'était pas un chien de chasse, nul atavisme ne le poussait à me traiter en gibier, et puisqu'il était tout jeune, il s'attacha à moi comme au reste de la famille. Ses coups de langue me rappelaient ceux d'Ourson, la façon collante qu'il avait de se frotter à moi Ourga Superglu lorsqu'elle m'eut adopté, et le caractère limité de son vocabulaire ma chère Frieda fruste et franche.

Insensiblement, Sergueï se mit à passer plus de temps avec Achille qu'avec moi. Le chiot jouait avec plus d'entrain, mangeait avec plus d'appétit, et courait plus vite. Achille le lièvre et Friedrich la tortue, ç'aurait fait une assez jolie parodie de fable... Quoique... Achille et la tortue... Non, je n'expliquerai pas, tu es encore trop jeune. Oh la la ! Dans quelle galère me suis-je fourré ? Le paradoxe d'Achille et la tortue ! Même moi, je ne le comprends pas bien...

Mais ça ne me dérangeait pas trop que Sergueï s'attache à son chien et se déprenne de son hérisson. Comme le traitement contre ma dépression ne donnait rien, il valait mieux qu'on me laisse

dans mon coin et que je passe la main – c'est une image – à un chiot impétueux pour partager les jeux d'un petit garçon plein de vie. Je pensais que je n'en avais plus pour très longtemps, et, dans mon testament secret, je léguai Sergueï à Achille et réciproquement.

Chapitre 4

Mes prévisions allaient se révéler complètement erronées. Un après-midi, comme nous revenions tous les quatre de la visite des plages du Débarquement, nous fumes percutés par la droite à un croisement. Le conducteur, à l'arrêt à un stop mais gêné par les hautes haies qui quadrillent le bocage, ne nous avait pas vu arriver et redémarra. Sergueï était à la place du mort, et nous le crûmes mort pendant un bon moment. Malgré la ceinture, il était allé donner de la tête dans le pare-brise, et, retombé sur son siège, gisait sans connaissance, avec un mince filet de sang qui sortait du coin de sa bouche, et maculait sa joue et son cou. Raïssa, qui n'avait rien, se tordait les mains de désespoir, et voulait le sortir de la voiture. L'homme qui nous avait emboutis la retenait par les bras pour l'en empêcher, tout en répétant comme un automate qu'il était désolé-désolé-désolé...

Le conducteur de la voiture qui nous suivait, ayant juste eu le temps de piler, appela tout de suite les secours de son portable, et la sirène des pompiers couvrit bientôt les pleurs de Raïssa. Très doucement, ils dégagèrent Sergueï de son siège, et le couchèrent sur un brancard, qu'ils chargèrent à l'arrière de leur camionnette. L'un d'eux avertit de leur arrivée l'hôpital le plus proche et, après avoir poussé notre voiture sur le bas côté, et installé Raïssa sur un siège à côté son fils, ils repartirent immédiatement. L'homme qui avait causé l'accident les suivit dans son propre véhicule.

Et moi, dans tout ça ? Et Achille ? Raïssa était partie sans se préoccuper de notre sort, elle avait complètement oublié notre existence. Mais Achille n'aboyait-il pas ? Je ne me souviens pas très bien des minutes qui suivirent l'accident, car, comme tu t'en doutes, je m'étais roulé en boule, mais lorsque je me déenroulai, il ne faisait que couiner faiblement, blotti sous le siège du conducteur, d'où ne dépassait que le bout de sa queue. C'est le deuxième homme, celui qui avait appelé les secours, qui nous tira de ce mauvais pas. Avant de remonter dans sa voiture, il dut jeter un dernier coup d'œil impressionné vers notre épave, comme quelqu'un qui veut se convaincre qu'il a bien de la chance d'être indemne car, deux secondes plus tard, c'est à lui que tout cela serait arrivé, et il m'aperçut. J'étais en train de m'extraire de mon petit panier de transport pour tenter de rejoindre l'ombre gémissante d'Achille. « Nom de non, un hérisson ! ». Il tira la porte avant droite qui ne fermait plus, et débloqua l'ouverture de la portière arrière. Puis, il s'installa à côté de moi, et me prit sur ses genoux. « Qui es-tu, mon bonhomme ? Le hérisson du petit gars ? Elle t'a oublié, elle n'avait plus sa tête à elle... Je ferais bien de t'emmener là-bas, ça lui évitera de se faire du souci quand ça lui reviendra qu'elle t'a laissé là. » Il allait me remettre dans ma nacelle et sortir avec moi de la voiture, lorsqu'un gémissement plus fort d'Achille lui fit découvrir le bout de la queue qui dépassait sous le siège. Il introduisit sa main, et tâta le pelage tout chaud. S'il se demanda peut-être un instant avec appréhension quel autre spécimen incongru de nouvel animal de compagnie se cachait là, un grand coup de langue le rassura bientôt. Il se pencha et ramena le corps tremblant du petit chien. « Et un jeune boxer pour le même prix ! Allons, les petits amis, en route pour l'hôpital ! »

L'hôpital de Caen n'était qu'à un quart d'heure de route. L'homme se gara sur le parking près de l'admission aux urgences et se dirigea vers l'entrée du bâtiment. Se doutant que les hôpitaux étaient interdits aux animaux, il nous avait laissés dans sa voiture, les vitres ouvertes pour que nous n'ayons pas trop chaud. Il vit tout de suite Raïssa qui faisait les cent pas devant les portes coulissantes en fumant une cigarette, toujours accompagnée de Monsieur Désolé.

« Rebonjour, comment sont les nouvelles ? »

Elle le regarda sans le reconnaître. C'est l'autre qui répondit.

« Il est toujours dans le coma. Mon dieu, comment ai-je pu faire une chose pareille ? Je suis désolé-désolé-désolé... »

— Il va s'en sortir, croyez-moi. C'est juste une question d'heures. Il avait sa ceinture, les blessures ne peuvent pas être très graves.

Maintenant, dites-moi ce que je dois faire de votre ménagerie. »

Raïssa le regarda sans comprendre.

« Je vous ai ramené votre ménagerie. Qu'est-ce que j'en fais ?

— Pardon ?

— Le chien et le hérisson, Madame ! Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Oï ! Boji moï ! Ya savirchiena zabivala ! Achille !

— Achille ? C'est le nom duquel ? Le hérisson ou le chien ?

— Le chien, bien sûr ! Le hérisson, c'est Yojik.

— Ils sont à votre fils ?

— Yojik, oui. Il est venu de Russie avec nous. Achille, c'est mon mari qui l'a acheté à Paris.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? insista l'homme. »

Raïssa regarda, éperdue, autour d'elle, se rendant compte que les animaux, tout comme l'alcool et le tabac, étaient proscrits. Son visage était tellement désemparé que l'homme reprit la parole.

« Si vous voulez, je peux les emmener chez moi, et les garder une nuit ou deux ? Le temps que votre fils sorte de l'hôpital, si vous restez jusque là avec lui.

— Vous feriez une si bonne action, Monsieur... Monsieur ?

— Toulet. Alain Toulet.

— Merci... Merci. J'accepte. J'attends mon mari, il doit arriver ce soir, mais il est trop occupé pour prendre soin des animaux. Ils sont très faciles, vous verrez. Ils peuvent manger les mêmes croquettes. Mais il ne faut jamais donner de lait de vache au hérisson.

— Il se transforme en gremlin ?

— ???

— Tenez, voici ma carte. Téléphonez-moi dès que votre fils ira mieux. »

L'homme tendit un petit bristol à Raïssa, sur lequel était écrit :

Inspecteur Alain Toulet

Commissariat de Caen

Route de la Manche

02-36-73-45-90 ou 06-56-75-90-21

Il s'en allait déjà, quand, se ravisant, il se retourna et s'adressa à Monsieur Désolé : « Quand à vous, vous feriez bien de venir demain au plus tard au commissariat pour dresser le procès-verbal de l'accident, sinon vous risquez d'être poursuivi pour délit de fuite. »

Chapitre 5

Quand l'homme revint tout seul vers sa voiture et redémarra, je crus que tout était fini et que Sergueï était mort. L'homme roulait et ne parlait pas. Pourquoi aurait-il parlé puisqu'il était seul ? Comment aurait-il pu savoir que je comprenais ce qu'il disait ? Et même qu'Achille aurait pu déceler, aux intonations de sa voix, si les choses allaient mieux ou plus mal ? Il s'arrêta une fois, alla acheter ce que nous découvrîmes être des croquettes lorsqu'il les déposa entre nous sur la banquette arrière. Arrivé chez lui, il balança Achille sous son bras gauche, ma nacelle sur son épaule droite, saisit le paquet de croquettes et monta les trois marches qui menaient à la porte de son pavillon. Il la déverrouilla, entra, alla jusqu'à la cuisine, nous déposa par terre, versa des croquettes dans deux bols, de l'eau dans un troisième, et ressortit en fermant la porte, sans doute par crainte que nous ne fassions des bêtises dans le reste de la maison. Nous entendîmes la voiture redémarrer et ce fut le silence.

Est-ce que ça t'est déjà arrivé d'attendre ? Je peux dire, de ne faire que ça : attendre. Attendre une nouvelle qui n'arrive pas. Et s'imaginer le pire en attendant. Nous n'avons rien mangé ; lorsqu'on attend comme nous le faisons, on ne peut pas manger. Le cœur bat fort, les yeux sont voilés d'une sorte d'obscurité qui n'est pas réelle, le corps est traversé de tremblements, la salive elle-même ne passe pas. Comment aurions-nous pu avaler quoi que ce soit ? Achille s'était réfugié sous la table de la cuisine, et moi je m'étais mis en boule sous le radiateur, machinalement, tellement j'avais froid, même si le radiateur était fermé, puisque c'était l'été. J'essayais de ne penser à rien, de me vider de toute pensée. Puis je tentais de conjurer le sort, en prononçant à l'infini le nom de Sergueï, tel un mantra. Comme Achille s'était remis à gémir, cela ne marcha pas. J'étais de plus en plus inquiet, je pensais que si la porte de la cuisine s'ouvrait mon cœur s'arrêterait. Puis, brusquement, je me rendis compte que si j'étais dans un tel état c'était parce que j'aimais Sergueï. Tout ce que je t'ai dit tout à l'heure, tu gommés, tu oublies. Bien sûr, j'aimais Sergueï, je l'aimais plus que tout. S'il avait suffi que je renonce, une bonne fois pour toutes, à retrouver N pour que Sergueï vive, je crois bien qu'à ce moment-là je l'aurais fait. J'aurais offert ce que j'avais de plus précieux, mon absurde espoir. Et que le destin, dieu calculateur, soupèse ce qui valait le plus, la mort banale d'un petit garçon ou le sacrifice de l'espoir le plus fou d'un hérisson !

Le téléphone sonna un moment dans le vide. Le silence revint. J'en étais à me demander si ce n'était pas ma vie que le destin voulait que j'offre en échange de celle de Sergueï, lorsque nous entendîmes la porte d'entrée s'ouvrir. L'homme vint tout de suite voir dans la cuisine où en était la situation. « Vous n'avez pas mangé ? Ni l'un ni l'autre ? » Il s'aperçut qu'Achille tremblait continûment, que j'avais les pattes glacées, et son esprit conçut enfin que nous comprenions ce qui se passait et que nous étions malades d'angoisse. « Que faire, les petits amis ? Elle n'a pas encore appelé. » Il se dirigea vers le vestibule où le téléphone était posé sur une petite table, et composa un numéro.

« Les urgences ? Je voudrais des nouvelles d'un enfant admis en fin d'après-midi. Un accident de la route, c'est ça. Non, je ne suis pas de la famille, mais j'étais témoin de l'accident. Si ça peut aider, je suis du commissariat, l'inspecteur Toulet... Merci. Oui, j'attends... .. Encore au bloc ? C'est grave ? Pronostic réservé... Je vous remercie. Je rappellerai demain matin. »

Ce n'est pas la peine que je te décrive la nuit que j'ai passée. Tu reprends les deux pages précédentes, et tu les relis en boucle. Dix fois ? Oh, bien plus que dix fois ! Cent fois, mille fois. Car

dis-toi bien que dans ces cas-là, le temps n'avance pas. Les secondes durent des minutes et les minutes des heures. Pire, on le retient, le temps, pour qu'il ne s'achemine pas inéluctablement vers son terme, et que l'aube enfin annoncée, comme il se doit, par le chant de l'alouette, ne s'accompagne pas des pleurs du chœur antique qui psalmodie que tout est fini.

C'est vers sept heures que le téléphone sonna. Je fus le premier auprès de la petite table du vestibule, et, comme il faisait sombre, l'homme marcha sur ma carapace, poussa un grand cri, et jura. Achille arriva alors en aboyant comme un fou, et personne n'entendit rien de ce que disait le téléphone.

« Qui ? Quoi ? Excusez, je n'entends rien. C'est vous ? Non, non, je ne dormais plus... Alors ? Vraiment ? C'est formidable ! Il sort quand ? Dans une petite semaine... Ce sont vos animaux qui vont être heureux ! Oui, je les embrasse pour lui ! On se rappelle cet après-midi, oui. Au revoir. »

L'homme nous prit tous les deux sur ses genoux, caressa Achille et lissa mes naseaux. Puis, il se releva et partit dans la cuisine faire du café. Il nous déposa chacun devant notre bol respectif de croquettes, et nous en vidâmes le contenu sans redresser la tête. Achille alla boire en lapant bruyamment et retourna se coucher sous la table avec un profond soupir. Et moi, que les coups durs de la vie avaient rendu moins confiant, je commençai à compter les heures en attendant le prochain bulletin de santé de Sergueï, en anticipant toutes les possibilités de rechute ou de complication, pour ne pas être trop pris au dépourvu si elles survenaient. L'homme sortit vers huit heures en nous disant à tout à l'heure.

Pendant que j'attendais impatiemment son retour, synonyme d'un nouveau coup de fil à Raïssa et de nouvelles fraîches de Sergueï, je me rendis compte, soudain, que je n'étais plus déprimé. C'était fini, il avait disparu, mon état dépressif qui désolait Sergueï et causait que je traînais une existence lamentable à laquelle je ne tenais plus. Incroyable ! Comme ça, du jour au lendemain ! Tout ce qui m'importait, maintenant, c'était de pouvoir être avec Sergueï le plus vite possible, qu'il me caresse, qu'il chatouille mon ventre et, qu'en échange, je lèche le bout de son nez pour le faire rire. Nous reprendrions nos jeux, lui ses leçons et moi mes chasses nocturnes, je retrouverais mes compagnons hérissons, que j'avais bien négligés depuis quelques semaines, et même la perspective de devoir bientôt rentrer à Paris ne m'angoissait plus. D'accord, je ne reverrais sans doute plus jamais N, mais ça ne faisait rien, puisque j'avais Sergueï, que j'aimais tellement que j'étais prêt à le partager avec Achille.

Chapitre 6

Raïssa rentra le soir même à la datcha et appela l'inspecteur pour qu'il nous y ramène. Vladimir était encore là, mais il repartit dès le lendemain en train, laissant sa voiture et son chauffeur à sa femme qui se sentait trop nerveuse pour conduire. La Mercedes la menait toutes les après-midi à l'hôpital, et nous l'accompagnions, car dès le quatrième jour, Sergueï allait assez bien pour sortir dehors au bras de sa mère, et il venait passer un petit moment avec nous. Il avait un énorme bandage autour du torse et un autre, bleu comme un bonnet de schtroumpf, autour de la tête, car on l'avait opéré du crâne. La fracture était dangereuse et un caillot s'était formé, qui comprimait le cerveau. D'où le coma et le pronostic réservé. Il aurait très bien pu mourir, avant ou pendant l'opération. Ou même ne pas supporter le choc opératoire et repartir dans le coma. Mais, bon. Il paraît qu'après le troisième jour, il n'y a plus de risque ; il n'y avait qu'à laisser la convalescence suivre son cours. Dans un mois, on lui enlèverait les fils, et dans trois, il n'y paraîtrait plus, les cheveux ayant repoussé.

D'ici là, Sergueï ressemblerait à un jeune bonze, le crâne tout lisse, vêtu d'une ample tunique qui ne frottait pas sur le bandage comprimant ses côtes cassées. Il aurait à l'école un phénoménal succès, car son crâne rasé accentuait encore sa beauté et la rendait plus étrange, comme si, non content, déjà, d'être Russe, venant d'un pays au passé prestigieux et à la culture enviée, il semblait débouler, à peine descendu de cheval, des steppes de l'Asie Centrale, tel un jeune Gengis Khan.

La rentrée des classes serait même pour lui reculée, car, à la mi-août, alors que nous avions été contraints à un mois de vacances très calmes de valétudinaire, Vladimir annonça que pour fêter la fin de la convalescence de Sergueï, il nous emmenait passer trois semaines sur la Côte d'Azur.

Connais-tu Saint-Trop' ? Il paraît qu'il faut dire Saint-Trop', que personne ne dit jamais Saint-Tropez... Et la Croisette à Cannes ? Nice avec sa Promenade des Anglais ? Bof ! Moi, ça me laisse froid cet étalage de richesses, la plus grosse concentration, sans doute, de Rolex au kilomètre carré. Et tout le monde est uniformément bronzé, tiens, oui, de la teinte du bronze, c'est ça ! Pas d'un léger hâle qui fait ressortir la couleur des yeux et le rose des joues, non, non... Marron, c'est le mot. Quelle horreur ! Raïssa, dont la peau était restée très blanche en Normandie car elle y avait beaucoup versé de larmes assorties aux conditions climatiques, regardait les échantillons féminins avec une répulsion mêlée d'inquiétude. Et si Vladimir, avec son mauvais goût, allait s'enticher d'une de ces pimbêches marronnasses ?

Cependant, l'arrière-pays est très plaisant et me rappela mon premier été, mes premières vacances provençales. Au bout d'une semaine à fréquenter les palaces, à sillonner les plages et les casinos, exhibant sa femme trop pâle mais beaucoup plus belle que les autres, son petit bouddha de fils portant une mystérieuse nacelle en bandoulière, et son chien qui s'allongeait, Vladimir apprit qu'il avait tout faux, et que le fin du fin, le nec plus ultra, la crème de la crème, était d'aller s'installer dans une villa retirée sur les flancs de l'Esterel et de fréquenter les domaines voisins avec retenue, en organisant des pique-niques chics et des fêtes sélectes, d'où seraient bannis les nouveaux Russes de son acabit et autres rastaquouères. Difficile programme, mais Vladimir s'y attela, croyant que c'est l'habit qui fait le moine et prêt à sacrifier ses propres penchants pour se gagner les entrées des hôtels particuliers les plus fermés de Neuilly et de Saint-Germain-des-Prés. Il loua une très belle maison entre Grasse et Saint-Cézaire, entourée de quelques hectares de pinèdes, et dont trois jardiniers à demeure entretenaient les pelouses vertes et drues, parsemées de massifs de lauriers roses et de mimosas. Une piscine à débordement remplaçait avantageusement la mer polluée au bord des plages bondées.

C'était une autre sorte de paradis que chez N, quand mon horizon se limitait aux murs de pierres sèches de son petit jardin, un paradis d'emprunt et cher payé. Mais qu'importe le prix du flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! Je me lovais au pied d'un mimosa, dont les boules cotonneuses

tombaient sur moi et s'embrochaient dans mes épines, minuscules flocons d'une neige d'été jaune comme le soleil et au parfum singulier et entêtant. A côté de moi, Sergueï lisait, son regard se détachant souvent des pages pour plonger dans la Baie des Anges, ou s'élever sur le Pic de l'Ours qui surplombait la propriété. Achille pantelait, la langue dégoulinant de ses babines, toujours tombant du côté gauche, entre canines et molaires, escalope rose et tendre qu'il ravalait chaque minute en gémissant dans la caverne obscure de sa gueule, avant de la laisser pendre à nouveau comme un trop lourd fardeau. Trois ou quatre fois par jour, Sergueï plongeait et nageait dans la piscine ; il m'installait sur un petit canot gonflable et me poussait au-devant de lui en m'aspergeant par ses mouvements de crawl de bienfaisantes gouttelettes. Pendant ce temps, Achille tournait autour de la piscine en gémissant pitoyablement, jusqu'à ce que Sergueï l'appelle ; il sautait alors dans l'eau et nageait avec nous. Mais il ne pouvait pas sortir tout seul, et se serait noyé d'épuisement si on l'avait laissé libre d'y sauter à tout moment. Aussi un grillage entourait la piscine, protégeant jeunes enfants et animaux imprudents. Seules mouraient les mouches et les guêpes, attirées par leur soif inextinguible, et des papillons vains se prenant pour Narcisse ; les jardiniers les repêchaient tous les matins quand ils nettoyaient la piscine avec leurs épuisettes à long manche qu'ils secouaient ensuite négligemment au-dessus de profondes brouettes vertes.

Tous les soirs, nous recevions ou nous étions reçus. La greffe avait pris et on villégiaturait ferme.

« Nous sommes enchantés, nous avons tellement envie de découvrir votre maison... Quelle heure dites-vous ? Neuf heures ? Parfait. Quel est le thème ? La Russie des tsars ? Comme c'est amusant... et imagitatif ! Nous nous faisons une joie... A demain. »

« Chère... Nous vous remercions de la très sympathique soirée de l'autre jour. Et c'était si drôle de retrouver nos amis Mortefontaine déguisés en anarchistes... Oh, oui, nous les connaissons depuis... oh, les croisades, sans doute. Je voulais vous prier... Attendez un instant... Posez-les ici, s'il vous plaît. Mais non, pas en plein soleil !... Veuillez me pardonner, ce sont les fleurs pour notre fête... et justement, vous nous feriez un plaisir immense si vous veniez... Oui, ce soir. C'est totalement impromptu... Venez comme vous êtes, ce sera charmant. Le quatuor Atlantis jouera, et peut-être que ce cher Andréas chantera. Et amenez votre jeune prodige, comment l'appellez-vous ? Sergueï, mais oui, où ai-je la tête ! Ils feront un quintette, ce sera divin. Nous nous faisons une joie... A ce soir. »

«Très chère, c'est Perdita... Je voulais vous demander pour notre Germaine la recette de ce plat que vous nous avez servi la dernière fois. Mais si... celui avec cette sauce légère à la crème et au citron... Le Koulibiac ? Oui, voilà. Je n'ai jamais rien mangé de tel... Louis-Yves dit que c'est voluptueux ! C'est une recette de famille ? Je m'en doutais. Vous la copiez et me la faites porter ? C'est adorable. »

La plupart des après-midi, nous explorions la région en voiture. Les gorges, les lacs, les baumes, les villages perchés, les abbayes tranquilles, les châteaux isolés, les vieilles cités industrielles... Un jour, nous visitâmes Grasse, la capitale mondiale du parfum. J'en ai encore les naseaux écoeurés ! Vous, les humains, ne savez plus que les parfums sont partout dans la nature, offerts à qui veut les respirer, ténus, subtils, volatiles, portés loin par la brise, imprégnant la terre et les pierres, emmenés par la pluie dans un long voyage souterrain, renaissant et causant dans le gazouillis d'une source... Vous ne le savez plus, et vous les fabriquez. Et comment ? En torturant des millions de fleurs, pour qu'elles avouent leur secret, en tuant pour leur musc des bêtes innocentes ! En mélangeant les notes par une alchimie lente, en concentrant, en dénaturant ! Et le résultat artificiel de ce tripatouillage, vous l'enfermez dans du verre, et vous le vendez ! Vous vendez ce que la nature donne, et vous le vendez cher ! Fille d'Eve, Raïssa ne se lassait pas de fourrer son nez dans des flacons de mélanges absurdes, se pâmant et exprimant son ravissement dans des flots de mots russes. Elle entraîna Vladimir et Sergueï dans sa gabegie de senteurs, se donnait en spectacle... Nous en étions un, d'ailleurs, un spectacle inusité et plaisant, et on faisait attroupement autour de nous. Raïssa choisit trois parfums, pour le prix du loyer d'une famille honnête, et se dirigea vers la caisse. Elle fouilla, refouilla dans son sac, et se tourna, inquiète, vers Vladimir :

« On m'a volé mon portefeuille !

— Quoi ? Cherche mieux.

— Mais non, je t'assure ! Il n'y est pas. Et tout à l'heure, j'ai payé les entrées au musée... Non, non, on me l'a volé !

— Qu'y avait-il d'important ?

— Mais, tout, tout... Des billets, la carte bleue, le passeport. Non, pas le passeport, il est au coffre de la villa... Des photos auxquelles je tenais... Oh, et la dernière facture de l'infirmière de Caen, que je n'avais pas encore réglée...

— Ça, ce n'est pas grave. Tu l'appelleras pour qu'elle t'en renvoie une autre... L'important, c'est le passeport. Pour la carte, on va faire tout de suite opposition par téléphone, viens.

— Mais... mes parfums ?

— Tu n'as plus d'argent...

— Volodia ! Volia ! Je t'en prie !

— Ah ! Les femmes ! Combien vous dois-je, Mademoiselle ? »

Chapitre 7

Pour la première fois de ma vie, j'allais à l'école ! Sergueï avait bien essayé, de retour à Paris, de me laisser à la maison, dans ma cage. Vladimir avait été catégorique, comme à Moscou : le hérisson, dans sa cage ! Mais ça n'était pas possible, même dans une cage plus grande et plus belle que celle que j'avais à Moscou, même avec Clodoacre, Bablinix et Trouillovitch pour me tenir compagnie... Je ne mangeais plus, je dépérissais à nouveau, je ne pouvais pas supporter d'être séparé de Sergueï. Aux grands maux, les grands remèdes ! Il trouva au Marché aux fleurs, parmi d'autres simulacres de hérissons, en plâtre, en bois, en pomme de pin, – des hérissons de jardin –, un hérisson de caoutchouc du plus bel effet : on aurait pu s'y tromper ! Et c'est ce Friedrich en plastique qui prit ma place pendant la journée, enfoui dans la paille, et dont n'émergeait que le bout de ses naseaux, vraiment bien imité, je te jure !

Mais je n'ai pas appris grand-chose dans cette école, qui est pourtant l'une des plus réputée de Paris. Moi qui m'étais dit que ce serait enfin l'occasion d'apprendre à lire ! Eh bien, non ! Car j'étais tout le temps caché au fond du cartable de Sergueï, pour qu'on ne me voie pas. Si quelqu'un m'avait repéré, surveillant ou professeur, je n'aurais pas fait long feu... et le subterfuge de Sergueï, lui, aurait fait long feu... C'est ce qu'on disait quand un coup de mousquet ne partait pas, parce que la poudre était humide et se consumait trop lentement pour provoquer l'explosion. Oui, j'ai appris

ça en cours d'histoire... Si je ne voyais rien, j'entendais, quand même. J'entendais et j'essayais de comprendre de quoi il était question. J'essayais surtout de suivre ce que Sergueï disait, et à qui il parlait.

Comme je te l'ai déjà dit, Sergueï eut immédiatement beaucoup de succès dans son école. Il était si beau et si étrange. Puisqu'il avait manqué deux semaines de cours, tous ses camarades de classe se proposèrent pour être celui ou celle qui lui passerait ses cours pour rattraper ; il fallut que dans chaque matière le professeur choisît lui-même pour éviter d'absurdes disputes. Au début des cours, chacun lui faisait des mines pour l'attirer à sa table. Ça m'amusa beaucoup parce que Sergueï était indifférent à cette lutte généralisée pour gagner ses faveurs. Il était poli, courtois avec tout le monde, mais c'était tout. Il n'était pas pressé de se faire des amis. Il attendait de trouver les bons...

Le mercredi après-midi, pas d'école. Nous nous rendions dès midi au conservatoire russe de l'avenue de New-York, où le cours de violon avait lieu de deux à trois heures, et nous y déjeunions. Ah, quel changement avec la cantine infecte du collège, où l'on ne mangeait que du beurré réchauffé au micro-ondes ! C'était aussi une cantine, elle s'appelait d'ailleurs la Cantine Russe, mais quelle cantine ! On y dégustait toutes sortes de zakouskis, des goloubtssys, des pirojkis, des chachliks, des blinis à la crème, de la kacha et de la vatrouchka en dessert... Mmmm... Tu ne connais rien de tout cela ? Ecoute ! Si tu passes un jour par là à l'heure du déjeuner, entre : c'est à peine plus cher que le Mac Do et tu feras un véritable festin. Et puis, en tendant l'oreille, ou si tu te promènes dans la cour, tu entendras les leçons de piano ou de violon ; il y a même quelquefois des concerts gratuits. Si tu pourras y entendre Sergueï ? Ah ! Il n'y est plus... Plus à Paris, non... Où il est ? Oh... Ne t'impatiente pas. Je te le dirai, plus tard, le moment venu.

Donc, nous déjeunions le mercredi à la Cantine Russe. Et plus besoin de me cacher. Là-bas, tout le monde me connaissait et savait mon histoire, du moins ce que Sergueï pouvait en raconter. Il m'installait sur une grande serviette en papier déployée à côté de lui sur la table, et posait devant moi une soucoupe sur laquelle il mettait des petits échantillons de ce qu'il s'était servi ; si j'aimais, il m'en donnait davantage, sinon non. J'aimais presque tout. En fait, j'aimais tout, sauf les harengs. Je n'aime pas les harengs, je ne sais pas pourquoi...

« Pourriez-vous me passer le sel, s'il vous plaît ? »

Ce n'était pas l'entrée en matière la plus originale pour marquer le début d'une grande amitié. De plus, le garçon qui manquait de sel avait fait sa demande sans même nous regarder. Ses yeux étaient

perdus au loin droit devant lui, et il tendait simplement la main dans notre direction. C'était bien la seule personne dans la salle dont le regard n'était pas attiré par le spectacle d'un hérisson dégustant des spécialités russes !

« Tenez, dit Sergueï, en tendant la salière sans regarder lui non plus. » Il était sensible à la bonne éducation, et la désinvolture de ce grand garçon ne l'incitait pas à se mettre en frais. La salière oscillant au bout de ses doigts, il la lâcha dès qu'il sentit qu'elle touchait l'autre main. On l'entendit rouler sur la table et exploser sur le sol en mille fragments.

« Mais quelle godiche ! s'exclama Sergueï. »

Il s'était levé pour contempler les dégâts. L'autre garçon s'était penché et explorait le sol de ses doigts.

« C'est tout moi, ça, je n'en fais jamais d'autres ! »

Déjà, une serveuse s'approchait avec une balayette et une petite pelle. « Ce n'est rien, Firmin. Je vais enlever tout ça. Otez vos doigts, attention de ne pas vous blesser. »

Le garçon se releva et sourit dans notre direction. Mais il ne nous regardait toujours pas.

« Je suis désolé, dit Sergueï. Si j'avais su...

— Vous êtes nouveau, ici ?

— Je suis arrivé le mois dernier. Sergueï Latranov.

— Firmin Faurée.

— Violon.

— Piano.

— Vous jouez depuis longtemps ?

— Quatre ans. Mais je ne suis pas un prodige, comme vous.

— Oh ! Comment pouvez-vous savoir ?

— J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Je cherche un pianiste, justement, pour un duo.

— Vous en trouverez de bien meilleurs, Alexis Trani ou Peter Ferrier... Ils sont ici. Si vous voulez, je peux vous les présenter.

— Non, non. C'est vous qu'il me faut. Absolument. Et c'est idiot de se vouvoyer.

— Qu'est-ce que c'est que ce duo que tu veux jouer ?

— C'est pour l'anniversaire de ma mère. La Romance de Gabriel Fauré. Vous êtes parents ?

— Non, moi c'est Faurée avec un e après le é.

— Bah ! C'est presque pareil. Un nom prédestiné pour jouer du Fauré, tu ne trouves pas ?

— Attends ! Je ne peux jouer que les partitions transcrites en Braille. Il faut voir si elle est disponible à la bibliothèque musicale de la rue Duroc.

— Allons-y après le cours. Je t'attends à trois heures sous le porche. A tout à l'heure.

— A tout à l'heure. »

Nous rencontrâmes Arthénice à la grande librairie de la rue de La Pompe. Sergueï cherchait un livre qu'il fallait commander, et il n'avait pas plus tôt donné son nom qu'une petite fille se précipita vers lui en courant.

« Tu es Russe ? Tu es Russe ? C'est le ciel qui t'envoie ! J'ai absolument besoin d'un Russe ! »

Arthénice n'avait que neuf ans, deux ans de moins que Sergueï et trois de moins que Firmin ; elle portait encore des couettes attachées par des chouchous, et une corde à sauter dépassait de sa poche. Mais, dès qu'elle ouvrait la bouche, en fermant les yeux on lui aurait donné au moins treize ou quatorze ans. Elle savait tout. Tu tords le nez ? Non, non, elle n'était pas pimbêche. Simplement, elle passait ses fins d'après-midi et tout son samedi à lire dans la librairie de son grand-père. Elle s'appelait en réalité Catherine, mais ne répondait qu'au nom d'Arthénice, qui en est l'anagramme.

Ce jour-là, elle était plongée dans une biographie de la comtesse de Ségur, née Sophie Rostopchine. Elle demanda à Sergueï de prononcer des noms russes sur lesquels elle butait, puis de lui traduire intégralement la page d'un journal russe reproduite dans le livre et qui annonçait le grand incendie de Moscou en 1812. Elle lui demanda ce qu'il faisait en France et qui il était. Elle lui demanda enfin de lui donner des cours de russe et en échange lui proposa de lui apprendre l'histoire de France. Arthénice était très douée pour les anagrammes, forcément. Elle n'appelait Sergueï Latranov que Slave Guerroyant et Firmin Faurée était devenu Emir Raffiné.

Sergueï avait maintenant deux amis. Ils se retrouvaient après l'école et étaient inséparables. Tous les trois, lorsqu'ils déambulaient dans les rues en prenant toute la largeur du trottoir, on ne les appelait plus que les trois mousquetaires.

Et moi, dans tout ça ? Moi, j'étais le quatrième mousquetaire, le D'Artagnan secret, l'ami de cœur de Sergueï. Nous étions liés par une amitié indéfectible ; nous vivions toujours ensemble même la nuit et je savais que nous ne nous quitterions jamais. Mais pourquoi lui ? Pourquoi moi ? Pourquoi le hasard nous avait-il fait nous rencontrer ? Ah, il y a là un mystère, que d'autres que nous ont cherché sans succès à percer... « Parce que c'était lui, parce que c'était moi ! » Pourquoi

ai-je mis des guillemets ? Mais parce que c'est une citation, tiens ! On ne t'a pas appris ça ? Lorsqu'on écrit une phrase qui n'est pas de soi, il faut la mettre « entre guillemets », comme ça, oui, et on cite ses sources. Par honnêteté. Honnêteté intellectuelle. Pareil quand on fait du copier-coller : on écrit d'où ça vient... Tu n'as pas déjà fait des exposés en pillant allègrement Internet ? Hum ! Je ne sais pas si je dois te croire... La source ? « Parce que c'était lui... » ? Tout le monde sait ça, voyons ! C'est de... Ah ! Ça va me revenir... C'est de... Sont-ce mes neurones qui meurent et ne sont plus remplacés ? S'il te plait, rends-moi ce service, cherche, toi. Tape sur Google : « Parce que c'était... » Tu verras, on te proposera même la suite, tellement c'est connu... Et tu me diras ce que tu auras trouvé... Demain, quand on en sera au chapitre VIII.

Chapitre 8

Il y a tellement à faire à Paris, tant de lieux à connaître. Tous nos samedis après-midi étaient consacrés à la découverte d'un quartier, que nous explorions tous les quatre, prenant chacun à tour de rôle l'initiative de meneur de jeu, préparant un circuit, potassant guides et livres d'histoire sur la capitale, repérant avant les autres les monuments à visiter, les panoramas à ne pas manquer, les curiosités qui valent le détour.

Sergueï s'était ainsi chargé de la Plaine Monceau, avec son beau parc parsemé de statues et de monuments ésotériques, ses longues avenues sages et bourgeoises, et la cathédrale Alexandre Nevsky des Russes orthodoxes de Paris. Arthénice et Firmin faisaient équipe, tu comprends pourquoi, et à eux deux auraient très bien pu faire le métier de guide diplômé et gagner correctement leur vie. Nous trouvions d'ailleurs quelquefois plus facile, quand la semaine avait été trop chargée de devoirs, de recourir aux services de ces cicérones, pour une promenade-conférence où nous étions de loin les plus jeunes dans un groupe d'une vingtaine de personnes qui auraient pu être nos grands-parents. Et moi, est-ce que j'avais aussi préparé quelque chose ? Je décèle une plaisante ironie dans ta question... Tu trouves encore que je me hausse du col, toujours prompt à quitter ma condition de hérisson et à me faire valoir, n'est-ce pas ? Bien sûr, j'ai fait ma part, même si Sergueï m'a un peu aidé, puisque je ne sais pas lire... Après tout, plutôt que de te moquer de moi, tu ferais mieux de m'apprendre ! Oui, à lire ! Je pense que je devrais y arriver assez facilement ; je

connais déjà mes lettres, en alphabet latin et en cyrillique... Je sais déjà déchiffrer quelques mots... Tiens, je sais reconnaître ton prénom ! Revenons à nos moutons... Tu ne devines pas ce que j'ai choisi ? Non ? Eh bien, je les ai emmenés dans le Douzième, dans le quartier de Picpus ! Un hérisson ne peut pas résister à un nom pareil... Et Place de la Nation, où il y avait la dernière guillotine de Paris, des manèges sont installés aujourd'hui, et nous nous sommes donné du bon temps.

Un samedi où c'était le tour de Firmin et d'Arthénice, nous devions les rejoindre à la sortie du Métro Sentier. Ils avaient décidé de nous faire voir le nord du deuxième arrondissement, quartier composite, dont la partie Est rappelle l'Egypte des pharaons, et où l'on peut aussi partir à la recherche de la Cour des Miracles, qui se trouvait autrefois entre la rue Réaumur et la rue d'Aboukir. Comme il tombait un crachin qui semblait décidé à durer, Sergueï avait décidé de laisser Achille à la maison et mis son kabic bleu à capuchon, dont je préférais de loin les grandes poches de laine chaude à celles, froides et crissant au contact de mes piquants, du blouson de cuir qu'il portait d'habitude. Nous voilà donc partis, direction Mairie de Montreuil. Nous venions de changer de ligne à Saint Lazare, quand Sergueï reçut le message d'Arthénice : rendez-vous sur le quai du Métro, où ils nous attendaient déjà, bien au sec et au chaud. Les stations défilaient ; très peu de monde attendait sur les quais, car nous abordions le quartier peu touristique des grossistes de l'habillement, déserté le samedi par ceux qui y travaillent dans la semaine. Après La Bourse, Sergueï me remit dans sa poche, se leva et attendit l'arrêt suivant, où nous fûmes les seuls à descendre.

Nous nous trouvions en queue de train, et le quai s'allongeait devant nous, désert, mis à part le petit groupe que l'on apercevait à l'autre bout. D'où Sergueï se tenait, il ne voyait que quatre dos anonymes, les têtes recouvertes de capuches, qui formaient un cercle fermé autour du dernier banc ; brusquement la chenille tentaculaire oscilla, recula, et des coups de pied partirent en direction du banc, tandis que retentissaient les hurlements d'une fillette. Sergueï partit au quart de tour, comme pour pulvériser son record du cent mètres. En même temps, il courait sans faire de bruit, sur la pointe de ses Converse, pour tenter de conserver l'effet de surprise, qui, seul, pouvait lui donner une chance, à un contre quatre. Il arriva sur le groupe comme une bombe, et, en poussant un grand cri, disloqua les épaules serrées qui cachaient la scène. Lui aussi donnait de grands coups de pied, et ses poings s'abattaient sans relâche en tous sens. Les quatre adolescents, qui ne devaient pas être beaucoup plus âgés que lui, s'écartèrent de Firmin, tombé à genoux devant Arthénice en tentant de

la protéger, et se retournèrent vers cet assaillant solitaire qui semblait croire en ses chances. Sur leurs sweat-shirts étaient écrits en grosses lettres blanches des noms de marques et des slogans à la mode : Hip Hop, Respect à Tous, Replay et Game Over. Ils se mirent à rire, l'insultèrent presque sans méchanceté, le traitant de bâtard et de bouffon. Mais comme Sergueï continuait à leur décocher coups de pied et de poing, ils virent rapidement qu'il ne lâcherait pas prise ; un peu surpris, car ils avaient l'habitude qu'on les laissât commettre leurs forfaits, ils se répartirent le travail. Replay et Game Over, qui étaient les plus près de Sergueï, se mirent à le frapper, tandis que les deux autres reprirent leur tâche interrompue : Hip Hop neutralisa Firmin et le fouilla, tandis que Respect à Tous attrapait Arthénice par un bras, et la tirait à lui pour lui arracher son sac à dos. Arthénice se débattait en hurlant, Firmin appelait vainement au secours, car il n'y avait toujours personne d'autre sur le quai. Leurs voix résonnaient dans le silence et dans l'espace, comme dans une vaste grotte préhistorique. Sergueï se taisait et tâchait de parer les coups et de les rendre.

Cette scène terrible me semblait durer depuis des heures, mais elle n'avait pas commencé depuis plus de deux minutes. Sergueï tenait le coup, mais je le sentais vaciller sur ses jambes, et il ne fallait surtout pas qu'il tombe... Soudain, j'entendis du fond de ma poche le bruit d'un train qui arrivait. Je repris espoir et tendis l'oreille. Mais il ne se passa rien ! Personne ne descendit ! Personne n'avait prévu de descendre, personne ne sembla voir ce qui se passait autour du banc, personne ne voulut s'en mêler. Pire, peut-être : ceux qui avaient prévu de descendre du train s'en gardèrent bien... La sonnerie retentit et le train repartit. Mais le conducteur, au moins, avait tout vu, et allait prévenir le chef de station ! Quelqu'un allait forcément intervenir... Mais quand ? Sergueï poussa un cri de douleur et s'affaissa. En même temps arriva un train sur le quai opposé. Les deux gars riaient parce qu'ils en avaient presque fini avec Sergueï. Ils l'avaient fait tomber de deux coups de pied précis assésés sur chacune de ses épaules. Ils étaient bien tranquilles : ce train-là remporterait comme l'autre sa cargaison de lâches. Soudain ils se retournèrent. Quelqu'un venait de crier : « Tenez bon, j'arrive ! », et se hissait sur le bord du quai. Quelqu'un, au mépris du danger, avait traversé les voies pour se joindre au combat ! Sur son sweat-shirt sans capuche était écrit Super Mario ! Mon Dieu, de quel côté Super Mario allait-il se ranger ? Du nôtre ou de celui des voyous ? Tous s'étaient figés et retenaient leur souffle. Super Mario s'avança, se ramassa pour prendre son élan, et plongea sur Game Over avec une vigueur toute fraîche. Ah, que j'aurais aimé voir ça ! Je crois qu'il lui régla son compte en deux directs à la tête : eh ouais, mon gars, Game Over pour toi ! Il s'occupa ensuite de Replay. Ils se castagnaient sec et en même temps s'insultaient dans une langue inconnue. « Domerame, katal sa ndeye ! Khadj, damalay noque ! » Sergueï tentait maintenant de se relever, et

il y était presque parvenu lorsque je sentis qu'un magistral coup de poing l'avait renvoyé à terre : c'était Hip Hop qui avait abandonné sa proie pour venir se battre. Sergueï était à nouveau sur le dos et l'autre le rouait de coups de pied. Sergueï se mit en boule, comme s'il était un hérisson, pour se protéger la tête ; mais il n'allait pas tenir pas très longtemps sous la dégelée, et Super Mario ne pouvait pas venir à son secours, luttant contre un combattant plus coriace que le précédent. Alors Hip Hop, trop sûr de lui, commit une faute : il se mit à genoux pour frapper de ses mains Sergueï au visage. Son corps sec et musclé se plaqua contre nous, et au moment où il allait abattre une première fois son poing sur le nez de Sergueï, son rire mauvais anticipant le bruit du cartilage qui craque, je sentis que Sergueï m'avait saisi, sorti de sa poche, boule piquante qui lui entraîna malgré moi dans la paume, et brandi comme un coup de poing américain. Le choc me fit un peu mal, trois ou quatre épines se cassèrent, – je m'en fiche, j'en ai sept mille ! –, mais une centaine pénétra bien avant dans une joue dont le sang ruissela immédiatement, tandis que la bouche à côté poussait un cri épouvantable. Jamais je n'avais, ni n'ai depuis, entendu de cri pareil. Dire que c'était moi qui en étais la cause ! Et je ressentais, en entendant ce cri, ce cri qui n'en finissait pas, une jouissance extraordinaire. J'avais sauvé Sergueï, je lui avais sauvé la vie, moi, avec mes neuf cent grammes tout mouillé...

Tout alla ensuite très vite. Une sirène retentit dans la station, et des policiers déboulèrent en même temps. Le quatrième voyou n'eut pas le temps de s'enfuir, il fut ceinturé, menotté, et ses trois acolytes remis sur pied et attachés eux aussi. On releva Firmin, dont les lunettes de verre fumé étaient brisées – c'était comme ça que tout avait commencé – et qui n'avait que quelques contusions. Arthénice sécha tout de suite ses larmes et vint embrasser Sergueï, qui était assez amoché, mais n'avait rien de cassé, même pas une côte, comme lors de l'accident de voiture en Normandie... Super Mario, lui, était indemne de toute marque de coup, sauf peut-être un ou deux bleus qu'on ne remarquait pas sur sa peau noire comme de l'encre ; mais ses yeux étaient tout rouges, injectés du sang de la colère, et les policiers eurent du mal à le retenir de continuer à frapper. Une ambulance était arrivée à la sortie du Métro, qui nous conduisit à l'hôpital Saint-Louis, non loin de là, et où on avertit nos parents. Les voyous furent emmenés sans ménagement au poste, après que les flics m'eurent félicité pour l'efficacité de mes coups de piquants ; je m'étais désenroulé et reçus les compliments avec une feinte modestie.

Tu veux savoir qui était notre sauveur, bien sûr ! Non, je ne vais pas continuer à l'appeler Super Mario ! Il venait lui aussi d'arriver à Paris avec ses parents, car son père était un informaticien très

pointu qui venait pour une mission de deux ans à l'Unesco. Son nom était Boubacar Badouf, Bouba pour les intimes. Et intimes, nous le fûmes tout de suite ! Arthénice voulait tout savoir de lui. Dans quelle région du Sénégal il était né, dans quels pays il avait déjà séjourné, ce qu'il pensait de la France et de Paris, si ça lui arrivait souvent de venir au secours de la veuve et de l'orphelin... Elle faisait en même temps furieusement fonctionner sa cervelle pour lui trouver un anagramme et poussa un cri de joie lorsqu'elle eût trouvé : « Fou du Baobab », ça lui allait bien, non ? On découvrit qu'il n'habitait pas très loin de chez Firmin, dans le Septième, et que, lorsqu'il nous avait vus dans le Métro, il se rendait au Père Lachaise, car il adorait les cimetières et les lieux insolites.

Nous étions donc tous les cinq assis tranquillement dans le couloir des urgences, préparant des sorties futures en attendant qu'on vienne nous chercher, quand Sergueï, le visage couvert de teinture d'iode et d'arnica, regarda Arthénice d'un air entendu et lui dit : « Comment tu l'avais appelée, cette promenade ? A la recherche de la Cour des Miracles, c'est ça ? Eh bien, on pourra dire aux parents que nous l'avons retrouvée cet après-midi ! ».

Chapitre 9

« Slavus, mon guerrier, si nous allions au théâtre dimanche prochain, tous les quatre ?

— Le soir ? Je vais au cinéma avec mes parents.

— Non, en matinée.

— Pas possible. Le dimanche matin, chez nous, on dort jusqu'à midi !

— Oh le plouc ! Les matinées, c'est l'après-midi ! Le dimanche, il n'y a pas de représentation le soir, et de toute manière, au théâtre, on ne joue jamais le matin.

— Moi pauvre Russe immigré, pas savoir encore bien parler français. Dans pays mien, théâtre tout le temps, même le matin, pour les enfants... Et les tovarichs, ils viennent ?

— Notre fou a dit oui. Quant à l'émir, c'est lui qui a eu l'idée. Et c'est sa tante qui nous emmènera.

— J'en parle tout à l'heure à Mamouchka, mais je pense qu'elle sera d'accord. Qu'est-ce qu'on va voir ?

— C'est une surprise. »

A trois heures précises, la tante de Firmin se garait devant l'immeuble où nous habitons. Dans la voiture, il y avait Bouba et Arthénice, mais pas de Firmin.

« Il est couché avec un épouvantable mal de tête, dit la tante. Mais il ne voulait pas vous priver de cette sortie. Et nous avons déjà acheté les billets. »

Il fallut traverser presque tout Paris. Le théâtre était près de la Bastille, et les affiches placardées sur les portes annonçaient « Les caprices de Marianne » d'Alfred de Musset. Musset, je connaissais un peu, car N m'avait raconté que c'était le premier grand amour de George Sand, le second étant Chopin, le musicien. Nos places étaient excellentes, au premier rang, un peu sur le côté. Le théâtre se remplit peu à peu ; il y avait beaucoup d'enfants avec leurs parents, tout le monde parlait fort et riait. Mais, lorsque la lumière baissa et qu'on frappa les trois coups, un silence total se fit. Sergueï me sortit de son sac et me posa discrètement sur ses genoux.

Le rideau s'ouvre lentement, révélant sur la scène un banc et, derrière, des arbres sommaires en carton. Entre une jeune fille et une autre, grimée en vieille, l'aborde. Elles sortent. Entre Coelio : Coelio aime Marianne, qui s'en moque. Coelio se lamente. Son ami Octave le rejoint.

« Comment se porte, cher Monsieur, cette gracieuse mélancolie ? »

Cette voix ! C'est Firmin ! Si je ne vois pas bien, j'entends, et je la reconnais. Je la reconnais, et je ne la reconnais plus. Cette voix chaude, envoûtante, railleuse, et qui porte loin. Cette prestance, cette façon d'occuper l'espace... Sait-on qu'il est aveugle ? Cela ne s'entend pas. Mais une canne frappe le banc. Octave s'assoit. Il est aveugle comme le destin futile qui fera mourir Coelio et pleurer Marianne. Quelle terrible idée de mise en scène ! Mon dieu, en même temps que j'en parle, j'en ai les larmes aux yeux et un poids dans le cœur.

« Bravo ! Félicitations !

— C'était extraordinaire, vraiment professionnel...

— Mon émir, tu as été génial ! Un nouveau Gérard Philipe ! »

Nous étions dans les loges, au fond des coulisses du théâtre, quelques uns à être venus féliciter les acteurs, la troupe du Conservatoire du Septième, l'arrondissement où habitait Firmin. Moi aussi, j'aurais aimé pouvoir dire à Firmin combien j'avais été ému, par ce texte, par son incarnation du personnage, par sa voix. Comment faire ? Coincé au creux du bras gauche de Sergueï, j'étendis la patte et griffai sa main jusqu'à ce qu'il se rende compte et m'accordât son attention ; puis je relevai la tête et regardai intensément du côté de Firmin, en poussant de petits gémissements. La méthode chien... J'avais pris des cours auprès d'Achille, et j'étais assez fier de mon numéro.

« Yojik veut te féliciter, lui aussi. Tiens, prends-le. »

Firmin me saisit avec précaution. J'avais beau faire tout ce que je pouvais pour plaquer mes aiguilles contre mon corps, pour faire épines de velours, j'étais quand même piquant pour ces mains aveugles qui me recevaient. Il me maintint contre sa poitrine, et entreprit de me caresser en de

légers mouvements circonspects. Je grimpai le long de son torse, atteignit son cou, que j'étreignis de mes deux pattes et lui léchai le menton. C'était le baiser que je réservais à Sergueï, ce que je pouvais faire de mieux. Tout le monde applaudit. Firmin me haussa jusqu'à son visage et embrassa mon museau.

« Merci, Yojik. Je suis très flatté que ça t'ait plu. »

J'étais tout près de son visage, vision floue contre pas de vision du tout. Ses yeux étaient tranquilles, au repos ; je sentais bien qu'ils ne voyaient rien et que ses autres sens étaient occupés à m'imaginer, à me recréer. De même, tout à l'heure, sur la scène, sa voix avait fait passer toute l'émotion d'ordinaire transmise par les yeux. Elle avait plus sûrement rassuré Coelio et séduit Marianne qu'un regard franc ou tendre ne l'eût fait. Et elle avait captivé les spectateurs, qu'elle marquerait tant qu'ils se souviendraient d'elle et la reconnaîtraient, quand Firmin serait devenu un grand acteur.

S'il l'est devenu ? Je ne sais pas. Je le souhaite, pour que des centaines de milliers de personnes puissent recevoir le don de sa voix. Et je suis sûr que je la reconnaîtrai, moi aussi, s'il m'est donné de l'entendre à nouveau. Oui, je reconnaîtrai toujours Firmin à la voix, même après des années. Parce que les voix ne changent pas.

Chapitre 10

L'hiver s'installa à Paris. Un hiver toujours pluvieux, et froid, et gris. La nuit tombait à cinq heures. Noël passa, un Noël sans neige ! Le temps était tellement moche que nous n'allions plus en Normandie. Une escapade à Rome était prévue pour un week-end de février, puis une semaine de ski. Mais que faire d'ici là ? C'était Raïssa qui s'ennuyait, Vladimir souvent parti pour des voyages d'affaires, Sergueï abordant le difficile deuxième trimestre au collège et consacrant tous ses dimanches à se préparer à un concours de violon pour le printemps. Elle décida d'inviter ses parents à venir passer quelques semaines à Paris.

Quel plaisir ce fut pour moi ! Retrouver le général ! Et Babouchka, qui allait certainement pouvoir faire quelque chose pour améliorer l'ordinaire, car Raïssa ne savait pas vraiment cuisiner, et la femme qui venait tous les matins ne s'occupait que du ménage et du repassage. Le général aussi était content de me retrouver : il m'aimait bien et disait que je l'aidais à réfléchir et à s'endormir lors de sa sieste rituelle. Si bien que Sergueï me laissait maintenant réellement dans ma cage quand il partait à l'école le matin, car il ne voulait pas courir le risque que le pot aux roses soit découvert, lorsque son grand-père viendrait m'y chercher pour une méditation philosophique ou pour un somme en commun. Pot aux roses ? On fait comme d'hab' ?... Oui, je sais, tu as oublié de rechercher l'auteur de la citation : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Demandons-le au général. Lui sait. C'est sûr. Tu n'oses pas ? N'aie pas peur, il adore les enfants. Les enfants curieux

et affectueux qui le tiraient de sa sieste, vers trois heures, pour jouer, ou pour aller se promener. Fais-le... Chatouille-le sous les pieds... Tu lui rappelleras Sergueï.

Le général, lorsqu'il n'était que colonel, il y a très longtemps, avait lui-même un général au-dessus de lui, un peu plus âgé, qui l'aimait comme un jeune frère et qui compléta son éducation militaire. Ils firent bien des guerres ensemble et ne se quittaient plus. Ils étaient inséparables comme... comme Astérix et Obélix ? Si tu veux... Comme Castor et Pollux, ou comme... Que dites-vous, mon Général ? Comme Montaigne et La Boétie ? Tiens, tu vois, j'en étais sûr ! Comme le général, l'autre général, était plus âgé, il était mort depuis longtemps déjà, enterré en héros dans le mur du Kremlin ; mais le général, le nôtre, était devenu ami avec son fils, qui vivait aujourd'hui en France.

« Nicolai !

— Nicolai ! »

Les deux hommes se donnèrent l'accolade. Cela faisait des années qu'ils ne s'étaient pas vus. C'était très émouvant. Pour moi aussi. Cette voix n'avait eu qu'à prononcer un mot, un seul mot, pour que la reconnusse. Je ne l'avais pourtant pas entendue, moi non plus, depuis des années. C'était fait. Les deux Nick s'étaient rejoints, ils se tenaient tous les deux embrassés, tête grise contre tête blanche, dans ce salon parisien où je me trouvais moi aussi, couché sur un coin du canapé. Non, les voix ne changent pas, et impriment notre mémoire mieux que n'importe quelle fable apprise par cœur, et dont on se souvient encore à la fin de sa vie. Tu verras... Les voix sont conservées dans le disque dur de notre cerveau sans qu'on y prenne garde, sans qu'on ait eu à y consacrer le moindre effort. « La cigale, ayant chanté tout l'été, se trouva fort dépourvue lorsque la bise fut venue ». Peut-être... « Le roseau plie, mais ne rompt pas... » Sûrement... Mais la voix de ta grand-mère, dans les rêves que tu feras quand tu auras son âge, sera celle qu'elle avait quand elle t'appelait pour le goûter. Et la voix de ton premier amour... quand tu auras eu un premier amour... et que tu l'entendras, par hasard, vingt ans plus tard... elle non plus n'aura pas changé...

Que faire ? Que faire lorsqu'on n'est qu'un pauvre hérisson, pour se faire reconnaître ? Pourquoi ? Quel est l'intérêt ? Non, mais ! Tu suis ou quoi ? Ce Nick connaît N... Il a certainement son adresse... Il suffirait que je puisse lui parler... Que je lui dise : c'est moi, Friedrich ! Il se souvient certainement ; Friedrich, ce n'est pas un nom très courant pour un hérisson. Il y a Simon, Doupik, Natan, Robert... Mais ceux-là ne sont que des personnages dans des livres ou dans des albums... que tu as peut-être lus il y a quelques années... Moi, je suis réel, et il m'a déjà vu, c'est

même lui qui m'a découvert... Il se souviendra certainement... Mais seulement s'il m'entend... Parce que je ressemble à n'importe quel autre hérisson, nous sommes tous pareils pour ceux qui ne savent pas nous regarder avec les yeux du cœur. Je crie, je crie vers Nick : « C'est moi, Friedrich ! Celui que vous avez recueilli ! Celui que N a emmené, N l'amie de votre fille... Ne me reconnaissez-vous pas ? » Mais Nick ne perçoit que des couinements auxquels il ne prête pas attention. Après un certain âge, on n'entend plus la voix de ceux qui n'en ont pas. Sergueï, Firmin, Bouba, Arthénice m'entendaient ; toi aussi tu m'entends. N ? N, c'est différent : c'est elle qui m'a appris à parler. Et elle parle à tous les animaux ; alors ils lui répondent, c'est forcé.

Les deux Nicolaï viennent s'asseoir sur le canapé. Le grand-père de Sergueï me soulève même de mon coussin pour me prendre sur ses genoux. Il suffirait d'un rien...

« Tiens, vous avez un hérisson ?

— Oui, c'est à mon petit-fils. Il l'a trouvé dans la forêt, près de la datcha que nous avons... Votre père y venait souvent.

— Attention, c'est plein de vermines, ces bêtes-là.

(Il n'a pas changé.)

— Oh, Yojik est propre ! Ça fait au moins, au moins... un an et demi que nous l'avons. Figurez-vous qu'il venait de France !

— Ça par exemple ! Comment le savez-vous ? Il vous l'a dit ?

(Il y a des moments, si je ne me retenais pas...)

— Il a un bracelet... Tenez, là, vous le voyez ? Il paraît qu'on le lui avait mis en France, avant de l'emporter chez nous, avec des dizaines d'autres, pour les remettre dans la forêt. Il n'y en avait plus assez, semble-t-il.

— Bah ! A quoi sert un hérisson ?

(Si je le savais, moi aussi !)

— Les voies du seigneur sont impénétrables... Mais il y en avait certainement déjà deux, dans l'arche de Noé. Si Dieu les a voulus, il faut les conserver.

(Bravo, Nick Galouchine, je t'embrasserais ! Comme tu as bien dit ça !)

— Oh, prenez-en, alors ; prenez-en. Il y en a bien assez dans les jardins. Chez moi, dans le Berry, ils bouffent mes salades, ils déterrent mes semis ! (Bien fait pour toi !) Mais il paraît qu'on les apprivoise très facilement, en effet. J'en avais même trouvé un, il y a quelques années, minuscule, il avait encore les yeux fermés... (Nous y voilà...) On ne savait pas quoi en faire, alors je l'ai donné à l'amie d'une de mes filles... Elle l'a même emporté à Paris, comme le vôtre.

(Alors ? Alors ? Qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-il devenu ?)

— Alors, qu'est-ce qu'il est devenu ? (Ouf !)

— Ma foi, je n'en sais rien. Je vous raconte ça ! Mais ça m'était complètement sorti de la tête ! Un hérisson ! Ils lui avaient donné un nom à coucher dehors... Ah... Un nom de philosophe... Bah ! »

Babouchka, Giselle et Raïssa reviennent de la cuisine, où elles sont allées préparer le thé. La conversation dévie sur les expositions qu'il y a en ce moment dans la capitale, les restaurants en vogue, et les études des enfants et petits-enfants, tandis que la nuit tombe lentement et que j'essaie d'oublier que je ne suis qu'à deux doigts de mon passé. C'est Babouchka qui me caresse à présent sous le cou, et ça n'est pas si mal. Mais où est la baguette magique qui me permettrait de prendre une apparence humaine, et de glisser sans qu'on s'en étonne : « N, dites-vous ? N ? Je l'ai connue, moi aussi, il y a longtemps. Quel dommage de l'avoir perdue de vue ! Où dites-vous qu'elle habite ? Avez-vous son numéro de téléphone ? Seulement celui de Provence ? Mais c'est très bien ! Oui ! J'y ai été invité, moi aussi, un été. »

Nick et Giselle vont voir un ballet – c'est pour cela qu'ils sont venus à Paris – et prennent congé. Les embrassades durent longtemps, à la russe.

« Il faudra venir nous voir, au printemps, dans le Berry.

— Nous repartons la semaine prochaine.

— A l'automne alors, ce sera la période de la chasse.

— Je suis si vieux. Qui sait si je serai encore vivant !

— Papa ! Ne dis pas ça !

— Pour la Saint-Hubert. Prenons date !

— Nitchevo !

— Bon retour !

— Bon ballet !

— Ah ! Je m'en souviens !

— De quoi ?

— Du nom du hérisson. Friedrich ! Ils l'avaient appelé Friedrich. »

Chapitre 11

Regarde-les bien, car tu ne les verras plus très longtemps, le slave guerroyant, le fou du baobab, l'émir raffiné et la petite Catherine, qui est l'anagramme d'Arthénice. Cet après-midi, comme tous ceux que leur emploi du temps laisse libres en ce moment, ils le consacrent à répéter une pièce qu'ils viennent d'écrire : « La complainte du hérisson perdu ». Si je joue dedans ? Evidemment. C'est même le principal objectif poursuivi : m'occuper, me divertir, car Sergueï a constaté que j'étais à nouveau déprimé, tout comme l'été dernier.

Rembobinons un peu la pellicule et reprenons le temps du récit. « La complainte du Hérisson perdu », ou « Le dit du Hérisson » – nous hésitions entre les deux titres – se passait au Moyen-Age. Le premier acte débutait dans le château du roi hérisson Jehan-qui-Pique et de sa femme, la reine Epine d'Or, où venait enfin de naître un héritier, après des années d'attente. Toute la cour se réjouissait, toute... sauf le jeune frère du roi, Noir Piquant, qui ambitionnait le trône pour lui-même. Si bien que, lors de la grande fête qui suivit le baptême du petit prince, célébré par le pape des hérissons en personne, Noir Piquant drogua le vin de la nourrice, enleva le petit Fridolin, et le confia à des saltimbanques qui projetaient une grande tournée jusqu'en lointaine Russie. Le roi Jehan eut tant de peine, pleura tellement, qu'il en perdit la vue ; la reine Epine eut tant de peine, pleura tellement, qu'elle en perdit à moitié la raison. On nomma Noir Piquant régent.

Pendant ce temps, dans le deuxième acte, les saltimbanques étaient arrivés dans la lointaine Russie. Ils avaient beaucoup de succès et furent conviés à jouer à la cour du tsar Iaroslav, pour distraire son fils, le prince Igor, qui souffrait d'une incurable mélancolie et ne supportait la vie qu'en cultivant des roses dans le parc impérial. La pièce qu'ils jouèrent devant l'auguste assemblée était une variation sur le thème de l'Épiphanie : les rois mages, après des mois de recherche vaine et de péripéties dignes du récit des Mille et Une Nuits, avaient enfin trouvé la crèche et offraient leurs précieux cadeaux. Mais l'enfant Jésus n'arrêtait pas de pleurer, et on comprenait peu à peu, grâce à la vierge Marie qui seule pouvait déchiffrer les cris de son divin bambin, que la rose blanche qui habitait l'étoile du Soleil Couchant était l'unique talisman qui protégerait l'enfant de son prodigieux mais terrible destin. Les rois mages se refusèrent : vieux, fatigués, ayant déjà beaucoup peiné pour trouver l'or, la myrrhe et l'encens, ils étaient incapables d'aller quérir la rose. Le prince Igor se leva alors, et jura qu'il irait lui-même chercher la fleur miraculeuse qui rendrait inutile le sacrifice de Jésus. Iaroslav se réjouit : il avait en effet envoyé son conseiller intime payer les saltimbanques pour qu'ils changent ainsi la fin de leur pièce, espérant réveiller par ce stratagème l'apathie de son fils. Mission accomplie : Igor partait à la recherche de l'étoile du Soleil Couchant avec Fridolin, qui avait joué, sans qu'on le vît, le rôle de Jésus dans sa crèche, et qui supplia Igor de l'emmener avec lui.

Acte 3. Dans leur quête vers l'ouest, Igor et Fridolin finirent par atteindre le royaume des hérissés. La population était en deuil car le vieux roi aveugle Jehan venait de mourir, et le régent Noir Piquant allait monter sur le trône, en dépit des supplications de sa belle-sœur, qui voulait qu'on reprît les recherches, qu'on avait abandonnées il y avait longtemps, pour tenter de retrouver Fridolin. Noir Piquant fit semblant d'accéder à la requête d'Épine d'Or et dit qu'il ne se ferait couronner qu'après qu'une ultime fouille du territoire eut été tentée durant trois jours. Mais, prudent et sans scrupules, appâté qu'il était par la royauté tant convoitée et maintenant à portée de main, il fit massacrer les émissaires de la reine et leur substitua ses propres sbires. Cependant, Igor et Fridolin interrogeaient la populace ; il y avait sûrement par ici un moyen d'atteindre l'étoile du Soleil Couchant, qui n'avait jamais été aussi proche. Mais la foule ne savait rien. Et pour cause : dans ce lointain passé, les fusées n'existaient pas, et nul magicien, nulle fée n'avait tenté de trouver un autre moyen de grimper dans l'étoile du Soleil Couchant, simple astéroïde ne présentant aucun intérêt particulier, puisque la rose blanche miraculeuse n'était que l'invention d'un roi désespéré et de cinq dramaturges amateurs. Les habitants du royaume firent néanmoins bon accueil aux deux pèlerins. Ils étaient surtout intrigués par Fridolin : il avait sur le front la même tâche blanche que le

fil du roi qui naguère avait disparu. Enfin, la jurande des couturiers, fort puissante au royaume des hérissons, décida d'envoyer quelqu'un prévenir la reine. Comme il fallait s'y attendre, l'envoyé fut intercepté, Noir Piquant attira Igor et Fridolin dans une embuscade et s'apprêtait à les assassiner, quand soudain :

Epine d'Or : Arrête, vil usurpateur. Cet enfant est mon fils ! Ne tente rien, tu es encerclé par mes fidèles archers.

Noir Piquant : O rage ! Tue-moi donc, puisque tu sais tout.

Epine d'Or : Tu auras un procès équitable, et peut-être même des circonstances atténuantes.

Fridolin : Bien dit, Mère. De toutes les façons, je compte faire abolir la peine de mort par un grand référendum populaire, le premier dans l'histoire de notre royaume.

Epine d'Or : Qui est ce jeune homme à tes côtés ?

Fridolin : Igor, prince de la lointaine Russie. Il cherche une rose.

Igor, *ému* : Je crois que je l'ai trouvée.

Epine d'Or, *troublée* : Nous verrons. Et si vous étiez notre nouveau régent, en attendant que Fridolin soit d'âge à régner ?

Igor : Je suis votre serviteur, Madame.

Rideau

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur et le plaisir d'interpréter devant vous ce soir, a été écrite par nous-même, La Compagnie des Cinq Dramaturges.

Avec, par ordre d'entrée en scène :

Jehan-qui-Pique, mais aussi le chef des saltimbanques, le roi Iaroslav, Gaspard, et Courrèges, le chef de la jurande des couturiers : Firmin Faurée.

Epine d'Or, la femme du chef des saltimbanques, la vierge Marie, une villageoise : Arthénice Lidoine.

Noir Piquant, un saltimbanque, Balthazar : Boubacar Badouf.

Un saltimbanque, Igor, Melchior : Sergueï Latranov.

Et enfin, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, pour la première fois sur les planches, dans les rôles de Fridolin et de l'enfant Jésus : Yojik le hérisson.

Chapitre 12

« Dites donc, les tovarichs, ça vous dirait de venir passer le week-end de Pâques en Normandie avec nous ? Le lundi est férié, ça vaut le coup. On fera des balades à bicyclette, on cherchera des œufs en chocolat dans le jardin, et il y aura un super déjeuner le dimanche.

— Oh, chic ! Comme mes parents sont musulmans, il n'y a rien de spécial prévu chez nous.

— Désolé, mais j'ai deux répétitions pour « Les précieuses ridicules ». On commence à jouer dans quinze jours, et avec « Le dit du hérisson », j'ai pris beaucoup de retard sur les autres.

— Car, tel Ali, il a le trac !

— Fi ! Mademoiselle Arthénice, quel passe-temps frivole ! Cela vous perdra !

— Oh ! Cela te perdra, répéta l'écho...

— Je vais t'ôter le goût du palindrome !

— Arrête, ou je vais te donner du bâton !

— Ce n'est pas du bâton, Madame, qu'il faut prendre,

Mais un cœur, à leurs yeux, moins sensible et moins tendre.

— Il rime à présent, l'homme aux rubans verts ?

— Ça suffit, on ne s'entend plus. Mais toi, Nice, tu viens ?

— Je croyais que chez les orthodoxes, Pâques n'était pas à la même date que chez nous.

— C'est vrai. La Pâque Russe est souvent un peu plus tard. C'est encore plus magnifique, mais le lundi n'est pas férié.

— Je vais demander à mes parents, mais je suis sûre qu'ils diront oui. »

Pâques tombait, cette année-là, au début du mois d'avril. Il faisait enfin un beau temps clair de saison. A cause de cet hiver pourri, nous n'étions pas allés en Normandie depuis la Toussaint. Achille pourrait gambader jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent, Sergueï se réjouissait de montrer ses coins favoris à ses amis, Raïssa d'avoir Vladimir plusieurs jours à elle toute seule, et moi, j'étais curieux de savoir si ma hérissonne du Calvados m'avait attendu. Nous partîmes le samedi midi, juste après la classe.

Après deux heures de route, nous roulions au milieu de pommiers en fleurs à perte de vue, et une sensation de liberté et de vacances fit joyeusement son entrée dans nos cœurs. Le chauffeur se mit à siffloter « J'irai revoir ma Normandie », Vladimir, caressant machinalement la tête d'Achille assis entre ses jambes, sourit de béatitude en chaussant des lunettes de soleil un peu prématurées, et nous quatre à l'arrière faisions des plans pour les trois jours à venir ; seule à ne pas participer à cette douce euphorie, Raïssa dormait, mais son léger sourire prouvait qu'elle était à l'unisson de notre humeur dans ses rêves.

« Nous irons chercher des œufs et du lait chez le fermier d'à côté. Je suis sûr qu'il nous prêtera deux bicyclettes, comme ça on ira jusqu'à la côte.

— On pourra se baigner ?

— C'est la Normandie, Bouba, pas l'Afrique ! Estime-toi heureux si on peut ôter les pulls et rester en T-shirt.

— L'essentiel, c'est qu'il ne pleuve pas, et il ne pleuvra pas. » C'est moi qui ai dit ça, ou qui l'ai pensé très fort, je ne sais plus. Je fantasmais sur mon premier lombric de l'année, ça faisait au moins cinq mois que je n'en avais pas mangé. Tu imagines ça, un semestre sans lombric ? Je le prévoyais bien en chair, avec un goût de chlorophylle et de poivre des champs, et la consistance d'une omelette baveuse. Une omelette délicieuse, mais sans champignons... On ne peut pas tout avoir à la fois.

« Pourquoi mange-t-on de l'agneau à Pâques ? demanda Sergueï à la cantonade d'un ton négligent et réjoui à la fois.

— Parce que le Christ se qualifiait lui-même d'agneau de Dieu sacrifié pour sauver les hommes. C'est un symbole.

— Et on le mange ? Quelle drôle d'idée ! C'est triste pour les agneaux, mais c'est vachement bon. »

Bouba dit doucement :

« Moi, je préfère notre rose miraculeuse, à votre histoire de dieu qui s'immole et à ces agneaux que l'on sacrifie...

— Oh, Bouba ! Vous aussi vous sacrifiez des agneaux !

— Oui, je sais. Et c'est bien bon, ma foi. »

Il faut croire que nous aurions tous quelques péchés de gourmandise à confesser, Raïssa rêvant sans doute de gâteaux à la crème et Achille d'os à moelle.

« Les enfants, nous arrivons ! Sergueï ! Réveille ta mère. »

Les pelouses autour de la maison étaient couvertes de primevères, jaunes, rouges, bordeaux, prune, violettes, blanches même... Les couleurs se mêlaient dans la maîtrise d'une palette impressionniste, Corot et Monet s'étaient donné rendez-vous dans notre jardin.

« Ce paresseux de François n'a pas tondu ! Je l'avais pourtant prévenu qu'on arrivait ce week-end.

— Oh, Volia, c'est si joli comme ça ! N'y touchons pas. »

Achille s'élança comme un fou et se roula dans l'herbe. Sergueï me déposa sur le bord du chemin. Il avait plu récemment et des ornières fraîches attestaient la visite d'autres véhicules ; François et sa femme, sans doute, qui étaient venus ouvrir la maison et faire le ménage. Achille, soudain, marqua l'arrêt au pied d'un arbre et se mit à gronder. Vladimir alla voir ce qui avait alerté son chien.

« C'est un cigare à moitié fumé ! Non mais, quel sans-gêne ! Il y a des gens qui sont entrés chez nous.

— Des promeneurs, Volodia ! Ou des chasseurs ! Tout le monde peut passer à travers ces barrières. Dire que nous ne sommes pas venus ici depuis près de six mois ! Venez, les enfants, je vais vous montrer vos chambres. »

Sergueï, Bouba et moi partagions, au rez-de-chaussée, la même chambre, où il y avait deux lits jumeaux. De l'autre côté du grand salon coiffé de poutres, il y avait l'appartement des parents, avec dressing et salle de bains en suite. Le chauffeur couchait dans une petite pièce accolée au garage. Raïssa conduisit Arthénice à une chambre au premier étage à colombages, auquel on accédait aussi directement par un escalier extérieur.

« Tu n'auras pas peur, ma chérie, d'être toute seule là-haut ? Tu vois, la porte de l'escalier ferme à clé de l'intérieur. Sinon, je peux te dresser un lit dans le bureau, à côté du salon.

— Oh non ! C'est si joli, avec cette toile de Jouy. Et un petit secrétaire ! Je vais écrire cette nuit un poème, et je pourrai même aller dehors chercher l'inspiration sous la lune... »

Comme il était plus de deux heures, nous avions tous extrêmement faim. Où trouver encore à déjeuner, à cette heure tardive, dans une France rurale qui commençait à digérer ?

« Je connais une auberge... Des spécialités à base de pommes... La patronne est charmante. Je vais lui téléphoner, elle nous gardera une table.

— Juliette ? C'est Vladimir ! Oui, Vlad ! Le Russe ! Dis-moi, mignonne, on peut venir déjeuner chez toi ? Oui, je sais, il est tard... Mais il n'y a rien à manger chez nous ! Tu ne veux pas qu'on finisse à la cafétéria de Carrefour, tout de même ! Ah, tu nous sauves la vie ! Nous sommes cinq, moi, ma femme et trois enfants. Je t'embrasse, à tout de suite.

— Tu embrasses les aubergistes, maintenant ?

— C'est une figure de style ! C'est la France ! Ça ne signifie rien... Venez vite. »

Vladimir embrassa bel et bien Juliette, qui rougit de toutes ses joues, Raïssa roula des yeux furieux, mais nous fîmes un excellent déjeuner au Goûter Normand. Ensuite, en ville pour les courses, puis jusqu'au port car Vladimir voulait des huîtres pour le dîner.

De retour à la maison, Sergueï nous emmena, comme promis, chercher des œufs, du lait et des bicyclettes chez François, le fermier voisin. Achille était aussi de la partie, il n'arrêtait pas de battre l'air de la queue, et faisait trois fois notre chemin.

« Il a bien poussé, Achille ; je ne l'aurai pas reconnu. Et tes cheveux aussi, Sergueï ! Tu ne veux pas que je te les recoupe avec la tondeuse à chien ?

— Mamouchka serait folle ! Elle te ferait une de ces scènes... Non, des œufs, du lait, et deux bicyclettes pour mes amis, Nice et Bouba, si c'est possible ?

— Pas de problème. J'ai révisé les freins la semaine dernière, pour deux petits anglais. Et tu diras à ta maman que le gigot est préparé ; elle peut venir le chercher quand elle veut.

— Merci François !

— Merci François !

— Merci François ! »

Le lendemain matin, le réveil sonna à huit heures, car nous voulions aller jusqu'à la mer avant le plantureux déjeuner dominical qui allait certainement nous bloquer jusqu'à la moitié de l'après-midi. Quand nous arrivâmes dans la cuisine, Arthénice était déjà attablée devant un bol de café au lait et des tartines de confiture. Elle me regarda d'un air tendre et contente d'elle.

« Yojik, j'ai écrit cette nuit un poème pour toi. Ecoute bien, je vais te le lire. »

Elle sortit un papier d'une des poches de sa robe de chambre, ses lunettes de l'autre, – t'ai-je dit qu'Arthénice était hypermétrope ? –, s'éclaircit la voix et commença :

« Mon Yojik apprend l'anglais
Pour raconter sa vraie vie
Aux p'tits Tom, Dick et Harry...
Jusqu'aux enfants népalais !

Mon Yojik veut parler russe,
Exulter dans ses beautés,
Et comme un boyard botté,
Batifoler dans l'humus !

Mon Yojik lit l'allemand,
Après des années d'efforts
Sur ses règles et sur ses sons.

Futé, il l'est carrément :
Pour conduire, il se sent fort...
Las ! Interdit aux rissons !

—Il manque le titre...

— Qui sont Dick, Tom et Harry ?

— Yojik parle déjà russe !

— C'est quoi, des rissons ?

— C'est une licence poétique, j'avais un pied de trop. Vous n'êtes pas aidants. Je suis sûre que l'émir, lui, aurait apprécié.

— Bien sûr, il est si rrrraffiné...

— L'essentiel, c'est ce qu'en pense Yojik. Alors, Prince Fridolin, tu l'aimes, ton poème ? »

J'étais touché, tu penses ! Un poème, pour moi, parlant de moi, en dressant un portrait si fidèle. A croire qu'Arthénice était un peu voyante. Ou qu'elle m'aimait beaucoup plus que je ne l'aurais

imaginé. Puisqu'elle me voyait avec les yeux du cœur. Ma vraie vie... Elle ne la connaissait même pas, mais elle en parlait bien. Sûr que je voudrais parler à tous les enfants du monde, directement dans leur langue. Pour le moment, mon seul auditeur, c'est toi. J'espère qu'un jour, quelqu'un t'écrira des poèmes. Même s'ils ne sont pas très bons, garde-les : ce sont des preuves d'amour.

Je devais avoir laissé transparaître quelque chose de mes pensées, car Bouba, à son tour, déclara :

« Yojik, moi aussi, je t'écrirai un poème cette nuit. Et le mien, il sera en anglais. Qui dit mieux ?

— Moi ! Une aubade à Yojik en russe !

— Une ballade en wolof !

— Une ode en latin !

— Les enfants ! Vous feriez mieux de vous dépêcher de partir. Le déjeuner est à une heure, et il y aura avant les chocolats à chercher dans le jardin.

— Ils n'y sont pas déjà ? Nous pourrions les emporter. Si nous avons un creux...

— Ton père... Heu... Les cloches ne sont pas encore revenues avec de Rome...

— Tu m'en diras tant ! On peut emmener Achille ?

— Certainement pas. C'est trop dangereux. Et vous, vous restez bien sur le bas-côté, vous vous arrêtez avant de traverser une route, vous ne roulez pas de front, mais en file indienne, vous...

— C'est promis, Mamouchka. Et je laisse mon portable ouvert, pour rester joignable... »

On dut enfermer dans la cuisine Achille, qui voulait à tout prix venir avec nous. Pauvre Achille ! Privé de promenade, et pas le moindre poème à lui dédié, qu'il puisse apprendre par cœur pour se consoler. Il ne fallut pas plus d'une demi-heure pour atteindre la côte. Non, c'est plutôt plat. Pas de rochers et de petites criques accueillantes, seulement des plages, du sable blanc et de l'eau grise à perte de vue. Comme la marée était basse, nous nous étions mis à chercher des coquillages tout en discutant.

« Combien de temps vas-tu rester en France ?

— Je ne sais pas. Tant que mon père aura besoin d'y travailler.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Grand mystère. Des affaires. Il voyage beaucoup à l'étranger. Alors j'espère qu'on pourra rester plusieurs années à Paris.

— La Russie ne te manque pas ?

— Pas trop. Tous les Russes sont attachés à la France. C'est beaucoup plus petit, mais il y a tellement plus de choses à voir, et le climat surtout... Et toi ?

- Nous, on reste encore un an et demi. Après, je ne sais pas non plus. Tu en as de la chance, toi, Nice, de ne pas être ballottée comme ça, de pays en pays.
- Ce n'est pas mieux. Je reste, mais mes amis s'en vont.
- Tu auras toujours Firmin. Et puis, qui sait ? Nous reviendrons. Nous écrirons d'autres pièces ensemble pour Yojik.
- Ou des scénarios de films.
- Des films d'espionnage...
- Le hérisson qui venait du froid.
- Le hérisson qui m'aimait.
- Yojik au service secret de Sa Majesté.
- Meurs un autre jour...
- Midi, les amichs. Il faut rentrer. Ça grimpe un peu, nous mettrons plus de temps...
- Attends, attends. Et la photo, la photo pour immortaliser cette matinée ? Monsieur, s'il vous plaît, monsieur, tenez, vous voulez bien nous prendre tous les quatre ?
- Tous les quatre ?
- Ben oui ! Un, deux, trois... et quatre ! »

Le reste de la journée passa très vite. La balade et l'air marin avaient creusé notre appétit. Nous fîmes un sort au gigot à nous cinq, gardant l'os pour Achille, qui était tellement enragé d'être resté enfermé toute la matinée, qu'il s'était enfui dès qu'on l'avait libéré. Avec le café, Vladimir se servit une vodka et Sergueï raviva sa nostalgie en improvisant des variations sur l'air des Collines de Mandchourie. Après être allé rendre les bicyclettes, nous jouâmes dans le jardin jusqu'au soir, tandis que Raïssa et Vladimir faisaient une sieste prolongée. Au dîner, on mangea du saumon fumé et le reste du gâteau de Pâques devant un film que Vladimir avait acheté la veille au supermarché. Il était convenu que nous irions le lendemain matin voir la tapisserie de la reine Mathilde à Bayeux. Nous nous couchâmes tôt, et il n'y eut pas besoin de nous bercer. Achille n'était pas revenu. Le garde du corps voulut partir en voiture pour le chercher, mais Vladimir dit que le chien rentrerait bien tout seul, lorsqu'il aurait faim.

* *

*

Le téléphone réveilla l'inspecteur Toulet au milieu de la nuit. Une sale affaire, lui dit le policier de garde. Il devait s'habiller tout de suite et partir pour le hameau de Harang, à côté de Beaumont. Oui, il connaissait déjà. Chez le Russe. Qu'il gare sa voiture dans la cour du voisin, qui avait alerté le commissariat. L'équipe le rejoindrait sur place.

Toulet arriva en moins d'un quart d'heure. Les voitures de police bleu nuit étaient seulement repérables dans l'obscurité par leurs gyrophares d'un bleu plus clair. A l'intérieur de la ferme, dans la grande salle, une petite fille en chemise de nuit et pieds nus, un plaid passé sur ses épaules, le regarda avec de grands yeux pleins de larmes. Elle avait pu s'enfuir par l'escalier extérieur quand les hommes étaient encore au rez-de-chaussée, et venir en courant donner l'alerte. Oui, elle avait entendu des coups de feu. Non, maintenant, on n'entendait plus aucun bruit du côté de la propriété voisine.

Les policiers, ils étaient neuf, partirent lourdement armés. La lune était déjà bien avancée dans son second quartier, presque réduite à un mince croissant, mais éclairait suffisamment pour qu'ils puissent se diriger sans lumière en silence. Quand ils arrivèrent à la maison, ils constatèrent que la porte était entr'ouverte. Toulet fit signe à quatre hommes de partir, deux à gauche et deux à droite, faire le tour de la maison pour neutraliser les autres issues. Avec les quatre autres, il pénétra sans bruit à l'intérieur. Tout était calme. Le grand salon et la cuisine étaient vides ; l'horloge digitale de la cafetière clignotait et indiquait deux heures douze. Une petite porte donnait sur une buanderie, dont la seconde porte ouvrait sur le côté de la maison. Quand Toulet tourna la clef, il se trouva nez à nez avec une paire de policiers ; pour eux non plus, rien à signaler. Il les laissa en faction. De retour dans le vestibule qui précédait le salon, il y avait une autre porte qu'il poussa. Il distinguait dans le noir deux ombres sur le lit. Il alluma sa lampe torche : un homme et une femme étaient allongés immobiles, avec une auréole rouge derrière la tête. C'était le couple de Russes qu'il avait connu cet été. L'homme avait la bouche ouverte dans un cri de surprise, mais la femme souriait dans son sommeil ; elle ne s'était rendu compte de rien.

« Chef, venez voir ! »

Toulet traversa le salon. De l'autre côté, un petit couloir desservait une salle de bains et une chambre. La salle de bains était froide, la fenêtre grande ouverte laissant passer la brise de la nuit. La chambre sentait encore l'haleine du sommeil des deux adolescents, couchés chacun sur leur lit. Le jeune noir avait les bras en croix, retombé sur le dos, le pyjama étoilé d'une large tache déjà

brune. Sur l'autre lit, la chevelure blonde, qui avait retrouvé sa splendeur d'avant août, gisait dans un bain de sang. Sergueï, oui, il se souvenait, le nom du gamin était Sergueï...

Des aboiements retentirent à l'extérieur, puis les cris d'un de ses hommes. Toulet avisa la porte-fenêtre de la chambre et sortit rapidement. Plusieurs ombres, près du garage, dont celle d'un chien qu'on tâchait de maîtriser.

« Achille. Il s'appelle Achille. » La voix de Toulet lui parût étrangère à lui-même, et ses jambes qui avançaient automatiquement ne lui appartenaient pas non plus. Il atteignit le groupe. Un homme gisait à terre, une arme à la main qu'il n'avait pas eu le temps d'utiliser. Un coup de lampe torche confirma l'hypothèse. « C'est le garde du corps. Mais comment se fait-il que le chien n'ait pas aboyé ? Une chose est certaine, ils les ont cueillis dans leur sommeil. La femme, sûrement, et également son fils de l'autre côté de la maison. Les deux autres ont tout juste eu le temps de se réveiller... Maintenant, les gars, on y retourne, mais on ne touche plus à rien. On sécurise juste les lieux du crime. J'appelle le légiste. »

Toulet se força à entrer à nouveau dans la chambre des enfants. Il lui semblait qu'il avait encore quelque chose à trouver, quelque chose qui manquait, il ne savait pas quoi. Il alluma le plafonnier et son regard fit le tour de la pièce. La lumière crue rendait la scène encore plus macabre. Son collègue sortit brusquement et Toulet l'entendit évacuer l'horreur avec des hoquets et des sanglots. Il examina le sol, se pencha pour regarder sous les lits. Il tâta de sa lampe les vêtements posés pour la nuit sur des chaises. Il souleva les couvertures en enfermant sa main dans la manche de son pull-over, pour ne pas laisser d'empreintes. Enfin, du bout du doigt, il écarta les cheveux blonds. La toute petite balle qui avait pénétré à côté de l'œil avait fait beaucoup de dégâts, que la grosse boule noire qui reposait maintenant lovée dans le cou n'avait pu empêcher. Ces piquants-là n'auraient jamais fait le moindre mal au jeune garçon, hormis lors du choc de la rencontre initiale, dont Toulet ne savait rien. Du sang colorait la moitié de la bogue, qui ressemblait à une comète dans un ciel de Van Gogh. Les épines étaient agitées de tremblements.

L'homme saisit délicatement l'animal dans sa manche, et le mit discrètement dans la large poche de sa veste. Le rideau de la chevelure revint cacher le visage, comme en un tacite accord. L'homme sortit de la chambre. Il alla un instant parler avec les autres policiers, prit le chien par le collier et partit l'enfermer dans sa voiture.

La petite librairie en ligne gratuite - www.plelg.fr

